

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire:—FEUILLETON, Histoire d'une Toppatelle.—CRITIQUE, La Bible en Espagne.—BIOGRAPHIE, Le Comte de Malmesbury. — LITTÉRATURE CANADIENNE, Le progrès continu, article lu à la Société des Amis.—Une terreur panique, souvenirs de collège.—Article lu à la Société des Amis sur l'économie politique.—Le Courrier de Paris.—Histoire de la Semaine. Nouvelles d'Europe.—Variétés.

FEUILLETON.

Histoire d'une Toppatelle.

Celui qui aime véritablement à voyager se considère comme en partie de plaisir par cela même qu'il voit du pays, et alors il peut lui arriver d'être aussi satisfait de retomber dans l'isolement que de rencontrer de la compagnie; c'est précisément ce que j'éprouvai lorsque tous mes Anglais furent partis de Catane. Ce qui augmentait ma résignation à supporter la solitude, c'était l'assurance d'avoir bientôt un Français aimable pour compagnon de voyage. Le comte de M..., attaché à l'ambassade de Naples, homme instruit et poète, m'avait annoncé par une lettre qu'il viendrait me prendre pour aller avec moi jusqu'à Palerme. Pendant les trois jours que j'avais encore à attendre, je m'abandonnai à cette paresse méridionale qu'on respire avec l'air de ce beau pays, et dont l'exemple des Napolitains m'avait appris à goûter le charme. Je passerais donc sur cette lacune pour achever le récit de mon excursion, si le hasard n'eût fait venir à ma connaissance une histoire populaire que je vous transmets telle qu'on me l'a racontée sur le lieu même de la scène.

Dans toute la Sicile on se sert beaucoup des ânes. On attache sa modeste monture dans la cour d'un palais magnifique, et on la reprend lorsqu'on a fini sa visite. Le matin, de beaux messieurs gantés de blanc s'arrêtent devant un café pour boire une limonade sans descendre de leur âne. On parcourt le *Journal des Deux-Siciles*, on s'informe des nouvelles, et l'on se disperse au trot du vertueux et simple animal sur lequel notre Seigneur ne dédaigne pas de monter pour faire son entrée dans Jérusalem. Un usage général ne saurait paraître ridicule; c'est pourquoi j'avais fini par adopter, comme tout le monde, cette manière de circuler pendant mon séjour à Catane. Pour la somme de trente sous, j'avais un grand âne, sobre et infatigable comme un Sicilien. Il me portait toute la journée, et nous allions paisiblement en bonne intelligence par les rues et les chemins, sans qu'il fût besoin, comme à Castellamare et à Sorrente, de ces âniers toujours pressés qui vous suivent en poussant des cris sauvages, et qui tirent la pauvre bête par la queue pour la faire courir au galop.

Un jeune Sicilien avec qui j'avais voyagé sur le bateau à vapeur m'avait offert de me présenter à quelques personnes aimables de son pays. Il vint un matin me chercher, monta sur son âne; je pris aussi le mien, et nous partîmes, ainsi équipés, pour aller faire des visites de cérémonie. En passant sur la place de l'Eléphant, nous nous arrêtâmes pour regarder les dames

qui sortaient de l'église. Elles étaient toutes enveloppées de ces mantes noires dont j'ai déjà parlé, et qui donnent aux rues de Catane l'apparence d'un cloître ou d'un foyer de bal masqué, selon la disposition d'esprit où l'on se trouve.

— Savez-vous, me dit mon compagnon, comment nous appelons les femmes qui portent ce grand voile noir? On les nomme *toppatelles*. Ce mot vient de *toppare*, qui veut dire *cacher*, ou de *topo*, qui signifie *souris*: choisissez entre ces deux étymologies celle que vous voudrez. Nos jeunes filles possèdent l'art de draper à leur avantage ce vêtement funèbre. Il ne faudrait pas se fier à leurs airs de nonnes, car elles ressemblent à l'Etna, qui sommeille jusqu'au jour où l'éruption éclate. Une fois qu'elles sortent de leur indolence, rien n'arrête leurs petites passions. Si vous étiez venu ici en 1840, vous auriez vu la plus belle personne qui ait jamais porté le voile de soie noire. Celles-ci ne sont rien en comparaison. Hélas! la pauvre Agata, elle est perdue pour nous.

— Son histoire doit être intéressante, répondis-je. Conte-la moi, je vous prie. Allons au bord de la mer; nous ferons nos visites demain.

Mon compagnon rapprocha son âne du mien. Nous sortîmes ensemble de la ville par la rue du Corso, et le Sicilien commença en ces termes l'histoire de la *belle toppatelle*.

J'ai connu Agata quand elle n'avait que quatre ans. Jamais il n'y eut de petite fille aussi aimable. Ses yeux parlaient avant que son esprit fût développé, comme s'ils eussent deviné tout ce qu'ils auraient à exprimer un jour. Elle avait l'air de songer à quelque chose de sérieux qu'on ne savait pas et qu'elle n'aurait pas pu dire elle-même. Sa mère, qui était une franche Sarrasine, lui avait transmis un sang brûlant comme la lave, et recouvert d'une peau brune et veloutée comme le fruit rare et beau qu'on nomme le brugno. La petite Agata n'était ni farouche ni caressante; lorsqu'on voulait l'embrasser, elle vous faisait une révérence et vous demandait la permission d'aller à ses affaires avec le ton d'une personne raisonnable. A douze ans, elle était grande et bonne à marier. Si vous l'eussiez vue marcher dans la rue en balançant sa longue taille, si du fond de son capuchon noir elle eût tourné sur vous ses yeux brillants surmontés d'un front jaune et frais comme la nésle du Japon, monsieur le Français, je vous assure qu'elle vous eût fait perdre la tête. Elle portait la mante noire avec une grâce qu'on ne connaît plus à Catane, et, pour cette raison, nous l'appelions la belle Toppatelle. Dans ses premières années de jeunesse, elle avait je ne sais quelle fantaisie de faire la méchante et de maltraiter ses amoureux. Les garçons n'y prenaient pas garde, et continuaient à rimer pour elle plus de mauvais vers qu'il n'y a d'étoiles au firmament, car les drôles devinaient bien que, sous cette cendre froide, dormait un feu caché qui ne pouvait manquer de s'allumer tôt ou tard. Lorsqu'elle travaillait à l'aiguille auprès de son père, qui était tailleur, on inventait cent prétextes pour entrer dans la boutique; mais les jeunes gens les plus beaux ou les plus riches, et les étudiants de l'université eux-mêmes, ne réussissaient pas à la distraire de son ouvrage. Le soir, si elle entendait une guitare sous sa fenêtre, elle éteignait aussitôt sa lumière et renonçait à respirer sur son balcon, de peur des sérénades,

ce qui est le plus grand sacrifice que puisse faire une Catanaise.

Cette indifférence lui dura jusqu'à quinze ans; c'est le bel âge pour les filles de la Sicile, et celui où la nature les mène souvent comme il lui plaît. En face de la maison du petit tailleur était le palais d'une signora fort élégante, qu'on eût appelée une *lionne* si l'on eût connu ce mot-là. Un soir d'été, il y avait un bal chez la signora, et comme dans ce pays-ci le bon ton n'oblige personne d'arriver le dernier, les catèches commencèrent à entrer dans la cour du palais à vingt-trois heures, c'est à dire une heure avant le coucher du soleil. Une troupe de curieux s'était amassée devant la porte. Agata elle-même parut à son balcon pour regarder les toilettes des belles dames.

Parmi les curieux se trouvait un garçon de dix-huit ans qu'on appelait Zullino, surnom qui dérive, je ne sais comment, de Vincenzo, car il n'y a rien d'arbitraire ni de capricieux comme nos diminutifs. Zullino était un Sicilien de race normande. Il avait l'esprit gai, le cœur fier et les bras très robustes. Pour éviter l'affront d'un refus, il n'avait jamais parlé plus tendrement à Agata qu'aux autres jeunes filles, et se tenait pour dit qu'elle ne voulait pas d'amoureux. En regardant la fille du tailleur, Zullino s'aperçut qu'elle avait mis des roses dans ses cheveux.

— Dona Gattina, lui dit-il, je sais bien pourquoi vous vous couronnez de fleurs.

— Eh! pourquoi cela, don Zullino?

— Parce que vous seriez bien aise d'aller au bal avec toutes ces belles dames qui vous passent devant le nez. Ne pouvant pas le faire, vous vous parez toute seule, et il y a fête dans votre chambrette.

— J'en conviens, don Zullino. Je n'ai jamais vu de bal, et j'imagine que ce doit être une chose bien divertissante.

— Invitez-moi donc à votre petite fête. Votre mère jouera du tambour de basque, et nous danserons ensemble une tarentelle à réveiller les morts.

— Eh bien! je vous invite; allez chercher vos castagnettes.

Le tailleur ne s'opposa point au désir de sa fille. Il ferma sa boutique; on mit de l'huile dans sa lampe, dont on alluma, pour cette fois, les deux mèches. La mère fit ronfler le tambour et sonner les grelots, tandis que le père frappait en cadence avec une clé sur un poëlon. Au bruit de cette musique improvisée, les deux jeunes gens dansèrent avec une ardeur que vous autres habitants du Nord vous ne portez pas dans le plaisir, mais que vous retrouvez, dit-on, les jours de bataille. Zullino bondissait à deux pieds de terre, Agata voltigeait comme un oiseau. Tantôt ils se poursuivaient, tantôt ils se rapprochaient, les bras étendus, main contre main, et le pied de l'un reculant quand le pied de l'autre avançait. Les castagnettes marquaient la mesure. Zullino se débanchait à se rompre l'échine, et Agata, la tête en arrière, faisait voler en l'air son tablier. Au bout d'une demi-heure, ils dansaient plus vigoureusement que jamais, et les yeux de la toppatelle lançaient des lueurs comme des épées de combat. Les joyeux instruments de musique finirent par tomber des mains de l'orchestre, et les danseurs s'aperçurent alors de la fatigue. Agata se jeta sur une chaise, et Zullino se coucha tout de son long sur la table.

— Seigneur, dit la jeune fille, après vous avoir donné le bal, il faut vous offrir aussi le souper. Voici d'abord une nappe blanche, un bon morceau de pain, des amandes, une fiasque de vin *del Greco*, et tout à l'heure je vous servirai une salade que je vais chercher au jardin.

— Signora, répondit le garçon, si vous cueillez la salade vous-même, et si vous versez le vin dans mon verre, le roi ne soupera pas si bien que moi.

On se mit à table et l'on mangea de bon appétit. Les jeunes gens, animés par le plaisir, jouèrent à cette guerre d'esprit qui a du piquant dans notre dialecte, et où l'amour suit quelquefois la malice de fort près. Agata riait de ce rire qui enivre les fillettes, et qui a donné lieu au proverbe : " Bouche qui rit veut un baiser. " Zullino n'eut cependant pour toute faveur qu'une rose portée par sa danseuse, et l'on se sépara vers le carillon de minuit.

Ce n'était pas un grand seigneur que le bon Zullino. Son père fort mauvais menuisier, n'avait pu faire de lui qu'un ouvrier peu habile. Quelques baïocs péniblement gagnés à raboter des banes et de méchants escabeaux les menaient tous deux à la fin de chaque semaine ; le bout de l'année se trouvait ainsi arrivé sans qu'on pût dire comment. La pauvreté ayant toujours été leur fidèle associée, ils étaient habitués à sa compagnie, et ne se doutaient pas qu'elle fut considérée par certaines gens comme un malheur. Le lendemain du bal improvisé, Zullino était à l'ouvrage dès le point du jour, et chantait en taillant une planche. Agata passa devant sa boutique en allant à la messe.

— Vous chantez de bon cœur, lui dit-elle ; on voit bien que vous n'avez pas de soucis.

— Voilà comme vous êtes, vous autres jeunes filles, répondit le garçon ; vous parlez de tout sans rien savoir. Apprenez que je chante pour m'étrouffir et ne pas songer à mes peines.

— Quelles peines avez-vous donc ?

— J'ai de l'amour pour vous depuis hier et comme vous ne voulez pas qu'on vous aime, je tâche de vous oublier. Demain, si je n'y ai pas réussi, je m'en irai à Lentini chez mon oncle le tonnelier.

— Le mauvais air règne à Lentini ; vous y gagnerez la fièvre.

— Mieux vaut la fièvre que d'aimer qui ne vous veut pas de bien. Je prétends mener ma tendresse pour vous comme ceci, à coups de maillet.

Zullino frappa si fort sur ses planches, qu'Agata, effrayée, recula d'un pas ; mais il se trouva que ce coup de maillet venait d'enfoncer l'amour dans le cœur de la Toppatelle.

— Vous êtes un fou, dit-elle. Quand on aime une fille, on ne s'embarrasse pas de tous ces discours ; on lui déclare poliment ce qu'on éprouve, et on va la demander en mariage à ses parens tandis qu'elle est à la messe.

Il n'y avait plus à hésiter. Zullino courut chez le petit tailleur, et lui demanda la main de sa fille.

— Mais, dit le père, si je te donne ma fille, comment la nourriras-tu ?

— En travaillant.

— Et si tu as des enfans ?

— Je les élèverai comme vous avez élevé votre fille.

— J'aurais préféré un gendre plus riche que toi ; cependant j'en parlerai à Agata, et nous verrons quelle sera mon opinion.

Agata pensa qu'un mari jeune et laborieux n'a pas besoin d'être riche, et qu'un morceau de pain se mange avec plaisir en compagnie d'une personne qu'on aime. Ces idées peuvent vous sembler étranges, monsieur le Français, à vous qui venez d'un pays où ce sont les fortunes qui se marient plutôt que les personnes, et où le beau mot d'intérêts matériels

a remplacé tous les sentimens ; mais il faut considérer que nous sommes sous le trente-septième degré, dans la patrie de Théocrite et d'Archimède, et par conséquent bien éloignés des lumières. Le père ne trouva donc pas d'objection à faire, quoiqu'il en eût grande envie ; Zullino vint assidûment passer les soirées auprès de sa maîtresse, et on s'appretait à publier la nouvelle du mariage prochain, lorsqu'un petit incident déranga les projets.

En face de la boutique du tailleur demeurait un homme qui s'était enrichi dans le commerce de soieries de Catane. Cet homme découvrit à quarante ans qu'il lui fallait une femme pour mener sa maison. Don Benedetto, c'est ainsi qu'on le nommait, mit un pantalon de nankin tout neuf, prit sa montre à breloques, et sortit de chez lui en manches de chemise, avec un chapeau de soie bien luisant à la façon de Paris. Dans cette toilette d'un négligé savamment mêlé de luxe, il vint poser ses deux coudes sur le bord de la fenêtre où travaillait le petit tailleur.

— Savez-vous, dit-il, ce que j'ai fait depuis dix ans que je tiens mon commerce ? Non, mon voisin, vous ne le savez pas. Regardez-moi un peu là, entre les deux yeux. Vous voyez un homme qui a gagné plus de vingt-mille, plus de trente mille écus, et davantage. Cette année, je voulais avoir une maison dans la montagne pour la villégiature : j'ai fouillé dans la sacoche, et j'ai eu la maison. Demain, si je voulais avoir un cheval, je fouillerais à la sacoche, et je l'aurais. Ma cuisinière me fait le diner à midi : quatre plats, les pâtes, les légumes, *l'humide* et les fruits ; eh bien ! quand je me sens de l'appétit le soir, je vais à la *locanda* et je mange. Comment appelez-vous un homme qui vit de la sorte ?

— Je l'appelle un homme heureux, répondit le tailleur, et de plus un homme riche.

— Ce n'est pas mal répondre ; je suis riche, en effet. Pensez-vous que je le sois assez pour demander une fille en mariage ?

— Vous pouvez demander la fille d'un corroyeur, la fille du patron d'une *speronara*, celle du directeur des postes ; enfin, toutes les filles que vous voudrez.

— Eh bien ! je vous demande la vôtre. Voyons un peu si vous ma la refuserez.

— Que le bon Dieu m'en garde ! je vous l'accorde tout de suite. Il y a bien Zullino qui lui fait la cour avec ma permission ; mais je dirai à Zullino que vous m'avez favorisé d'une demande, et il comprendra qu'il ne doit plus songer à ma fille.

Zullino ne comprit pas la chose aussi facilement que le père se l'était imaginé. Il se plaignit du manque de parole, et voulut au moins recevoir son congé de la bouche d'Agata elle-même. On fit venir la jeune fille, et on lui expliqua ce qui arrivait.

— Mon père, dit-elle, il serait indigne d'un galant homme de retirer sa promesse pour quelques écus. Vous m'avez accordée à Zullino : je serai sa femme.

— Tu ne seras pas sa femme, s'écria le père. Je défends à Zullino de remettre les pieds chez moi, et demain, si tu ne fais pas bon visage au seigneur Benedetto, je te corrigerai avec une baguette. Vive Dieu ! cela n'a pas encore ses dents de sagesse, et cela veut raisonner.

— Zullino, reprit la toppatelle, tu as entendu ; je suis ta femme. Je te regarderai comme un indigne si tu renonçais à ma main. Retire-toi pour ne pas avoir de querelle avec mon père, et compte sur ma parole. Notre mariage n'est que différé.

Après le départ de l'amoureux, il y eut du vacarme dans la maison du tailleur. Le père cria sans savoir ce qu'il disait. La mère cria

et pleura pour apaiser son mari. Agata prit sa quenouille et fila paisiblement comme si tout ce bruit ne l'eût regardée en rien. Quand don Benedetto arriva dans sa riche parure, un bouquet à la main, la jeune fille lui tourna le dos et monta majestueusement dans sa chambre, où elle s'enferma. Il fallut pourtant apprendre au prétendu que la toppatelle avait disposé de son cœur.

— Je comprends, dit le marchand de soieries : elle est *demi-folle* pour ce Zullino ; mais je lui ferai un cadeau, et la raison lui reviendra.

Il n'y a pas de gens plus passionnés que nous autres Siciliens, et nous ne parlons jamais des passions. Elle nous entraîne si loin de notre état de nature, que nous les considérons comme une maladie à laquelle on donne le nom de *demi-folle*. Avec ce mot-là, on ne s'étonne plus de rien. Le jaloux qui tue sa femme, l'amant qui enlève sa maîtresse, sont des *demi-fous*. On les craint et on s'en écarte lorsqu'ils sont dangereux ; mais on les plaint, et une fois que leur mal est passé, on leur pardonne.

J'ai vu un jour Agata au bord de la mer demeurer assise pendant une heure, si parfaitement immobile que vous l'eussiez prise pour une statue. Des vieilles femmes, qui l'avaient vuë comme moi, s'en allèrent conseiller au père de prendre garde à sa fille, en disant que cette enfant était travaillée par quelque *demi-folie*. Le père, trop brutal et trop borné pour user de ménagemens, défendit à la pauvre fille de sortir seule, et la menaça de coups de bâton. Pendant la nuit suivante, on entendit Agata marcher à grands pas dans sa chambre. Elle ouvrit sa fenêtre et chanta une chanson sicilienne que tout le monde connaît ici, et dont les paroles disent :

Ce que je voudrais te donner
Comme un gage de mon amour
Que tu puisse conserver,
C'est le cœur qui est dans mon sein.

Zullino, ayant reconnu la voix de sa maîtresse, fut bien vite sous le balcon. Il apporta une échelle qu'on y trouva le lendemain. Les deux oiseaux prirent leur volée pour Lentini, sans songer que la route est de vingt milles. Un Anglais qui allait à Syracuse permit à la toppatelle de s'asseoir sur le mulet aux bagages, et nos amoureux arrivèrent ainsi chez l'oncle de Zullino, qui les reçut à merveille.

La folie d'Agata ne l'empêcha pas de sentir la nécessité de mettre son honneur en sûreté par un mariage. Lorsque le curé de Lentini refusa d'unir ensemble deux jeunes gens qui ne pouvaient satisfaire à aucune des formalités préalables, la fille du tailleur se trouva un peu déconcertée. Heureusement, ce curé était un homme bon et indulgent qui prit en compassion cette brebis égarée. Il lui conseilla de ne point demeurer sous le même toit que son amant, et la recueillit chez lui, en promettant de travailler à une réconciliation générale. Agata se plaisait beaucoup à Lentini. Elle tenait compagnie à Zullino, qui travaillait avec ardeur à fabriquer des tonneaux pour la vendange prochaine. On parlait peu, on se regardait souvent, et l'on chantaient des *barcaroles* à deux voix. Un beau jour, le petit tailleur, sur un avis du curé, partit de Catane et se présenta tout à coup devant sa fille.

— Ingrate ! lui dit-il, tu ne reviendrais donc jamais si je ne courais après toi ?

La toppatelle se rappela aussitôt qu'elle avait des parens. Elle se jeta dans les bras du tailleur, en s'écriant :

— Emmenez-moi, cher père, je ne veux plus vous quitter. Ah ! que je suis heureuse de vous revoir et de retourner à la maison !

— Ce n'est pas tout, reprit le père ; il faut encore renoncer à ce coquin de ravisseur.

— Hélas ! puisque personne ne veut me marier au pauvre Zullino, je suis bien forcée de renoncer à lui ; mais je ne serai jamais la femme d'un autre.

— C'est ce que nous verrons. Monte sur ton âne, et partons.

Agata courut embrasser son amant, revint carasser son père, puis elle sauta sur son âne et prit la route de Catane, où elle fit son entrée avant la nuit. Ainsi finit son premier accès de demi-folie ; mais de même que le grand Don Quichotte de la Manche, elle avait encore de fort belles aventures à courir.

PAUL DE MUSSET.

— *Le National.*

(*À continuer.*)

Critique.

LA BIBLE EN ESPAGNE (1).

« Borrow, disait à notre voyageur le secrétaire de l'ambassade anglaise, M. Southorn, vous êtes toujours prêt à tout événement, et vous accueillez du plus grand sang-froid tout ce qui vous arrive, comme une chose parfaitement naturelle. Jamais homme ne fut plus propre que vous à courir le monde. » Cet hommage, il est en effet difficile de le refuser à un missionnaire biblique dont nous vous racontions naguère les premiers voyages. Investi de fonctions excentriques et jusqu'à certain point périlleuses, nous ne le voyons pas sans surprise et sans une certaine admiration sillonner l'Espagne dans tous les sens, précédé ou suivi par sa cargaison de Bibles protestantes ; tantôt imprimeur, tantôt libraire à poste fixe ; vendant ici pour donner là-bas ; toujours plus ou moins suspect aux autorités du pays ; ayant su tromper les alcades et les alguazils catholiques ; protégé contre eux par la bienveillance des Bohémiens, des Juifs, de tous les mécréans enfin, ses alliés naturels ; protégé aussi, nous devons le dire, par la diplomatie anglaise, qui très volontiers vient au secours de ces aventuriers dévots, si facilement transformés en espions ou agens d'intrigues ; bref, menant une vie de hasards et de vagabondage dont la douteuse apparence laissait prise à tous les soupçons. Tel était notre pèlerin, tel il se montre sans crainte, et c'est justement sa franchise qui le sauve d'une interprétation malveillante, car la moindre réticence dans son récit, le moindre mystère jeté sur ses manœuvres errantes, ne nous eût pas permis d'entrer en communication avec lui. A moins de le considérer comme un Don-Quichotte évangélique, nous en serions réduits à ne voir en lui qu'un de ces agens inférieurs dont la police politique de la Grande-Bretagne a fait de tout temps un fréquent usage.

Les deux volumes que nous avons aujourd'hui sous les yeux, et dont la brusque terminaison semble réclamer une suite, renferment le récit de trois voyages, le premier entrepris en 1835, le dernier en 1838. Chaque fois Don Jorge, — ainsi l'appelaient les Espagnols, — suit un itinéraire différent ; mais chaque fois aussi Madrid est le centre de ses excursions, leur point de départ, et en quelque façon le quartier-général de cet humble conquérant. A Madrid, du reste, comme dans les campagnes, ce n'est point de la classe élevée qu'il recherche le commerce et les *tertulias*. Voyageur par essence, et dès-lors essentiellement curieux des différences de mœurs, il ne les cherche point dans les salons ou les châteaux, mais bien à la table des tavernes ou dans les groupes animés de la place publique.

(1) *La Bible en Espagne*, par Georges Borrow, traduit de l'anglais sur la troisième édition. — Paris, Amyot, 1845.

Lorsque sa mission l'exige, il ira bien frapper à la porte d'un palais, il abordera les ministres, et, par parenthèse, son portrait de Mendizabal n'est pas le plus mauvais du livre ; — il fera de la diplomatie plus ou moins habile avec les gens de bureau, les secrétaires intimes, les puissans de la terre ; mais s'il s'abandonne à ses goûts, c'est auprès des fontaines qu'il ira causer avec les *aguadores* de l'Asturie, près des corps-de-gardes, avec le *nacional* armé, qui chante, en s'accompagnant de la guitare, une *gachupla* bohémienne ; il aime le cabaret où s'assemble la *gente Rufanesca*, les *Torres* andalous, les mendians de la Manche. Une conversation avec Sevilla, le tueur de taureaux, lui plaît bien autrement qu'une audience du duc de Rivas ou d'Alcala Galiano : ceux-ci le reçoivent avec une politesse dont il a le secret, et l'enivrent de lieux-communs sonores ; celui-là, par ses civilités empathiques, son orgueil fanfaron, sa cordialité féroce, lui révèle, sous un de ses aspects les plus originaux, le pays qu'il est venu étudier.

Mais les bohémiens surtout conviennent à don Jorge. La connaissance qu'il a de leur idiôme l'affilie, quelque part qu'il soit, à leurs nomades tribus. Fatigué de sa route et encore loin de la *posada*, s'il voit flamber à la lisière d'un bois le feu de quelque bivouac établi par les *calores*, — s'il a besoin d'échanger sa monture épuisée contre un cheval frais, — si, pour traverser un district dangereux, il lui faut un guide fidèle, — la langue *calo*, comme le *Sésame*, ouvre-toi ! des contes arabes, lui donne à l'instant tout ce qui lui manque. Le gîte peut-être ne sera pas des plus confortables ; la monture, s'il n'y prend garde, aura bien quelques vices rédhibitoires ; le guide, sans le trahir, pourra l'exposer à de fâcheuses rencontres et le rendre suspect aux gens de police, qui sont, en Espagne, aussi dangereux que les voleurs eux-mêmes. Néanmoins, tous ces inconvéniens et bien d'autres seront compensés par l'intérêt romanesque, les incidens multipliés qu'une telle association jettera dans le voyage. Quoiqu'il vaille la banale conversation de la diligence ou du bateau à vapeur, si on la compare aux entretiens de Borrow avec Antonio le Bohémien, tandis qu'ils traversaient ensemble les montagnes de l'Estramadure et de la Vieille-Castille.

Vrai gibier de galère et de potence, jadis soldat, puis contrebandier, puis voleur, Antonio avait plus d'une fois entendu les balles siffler à ses oreilles, plus d'un sabre avait menacé sa poitrine ; et s'il échappa toujours, soit aux *Gabinés* (Français), soit aux *sarucamollis* (douaniers), ce fut sans doute grâce à la toute-puissante influence de la pierre d'aimant (*bar-lachi*) qu'il portait dans les plis de sa *zamerra*. Il le croyait ainsi, du moins, et regardait tout autre passeport comme tout-à-fait superflu. N'avait-il pas, d'ailleurs, à chaque halte, sa maison de refuge, son hôtellerie ; et partout où l'appelaient les « affaires d'Egypte, ses amis, ses complices dévoués. »

Ce fut dans un *ker* de cette espèce, dans une grande maison délabrée du faubourg de Mérida, qu'il introduisit don Jorge, le caloré de Londres, après vingt-quatre heures de marche forcée. Noire était l'écurie, noire la grande salle à manger, seule pièce habitable de cet étrange séjour. Encore faut-il dire que l'air glacé de la nuit y pénétrait librement par les fenêtres sans carreaux. Quelques débris de colonnes y remplaçaient les chaises absentes, et pouvaient au besoin servir d'oreillers. De lit, pas ombre, et de table encore moins ; libre au voyageur transi de froid d'étendre sur le plancher sa mante humide et de se coucher sur des nattes près du brasier, dont les lueurs fantastiques éclairaient mal deux ou

trois formes humaines accroupies dans ces ténèbres.

C'étaient des femmes, — étrange compagnie pour un agent de la société biblique, — l'une vieille, horrible, à demi folle ; l'autre jeune et déjà mère ; la troisième, toute jeune fille, que sa grand-mère conçut le projet de donner pour femme à don Jorge. La proposition, si peu séduisante qu'on la puisse juger au premier aspect, avait son côté brillant. Tout d'abord, le mari de la petite Egyptienne n'aurait à s'inquiéter de rien et pouvait au besoin compter sur elle pour soutenir le ménago. — « Soyez tranquille, disait à Borrow la vieille Bohémienne, l'enfant se suffit à elle-même. Elle sait dire le *basi* (la bonne aventure) ; elle sait *hokkaiyar* (vendre à faux prix) ; elle sait voler. *Mo tenga usted ciudás*, n'avez aucun souci. Menez-la seulement à *Madrilati* (à Madrid) ; elle y gagnera bientôt des trésors. Elle sera vêtue d'or et de soie ; vous aurez un beau cheval à queue noire, et quand vous aurez assez de trésors, vous reviendrez parmi nous, vivrez sans rien faire, comme un vrai roi. »

Tenté ou non par ces brillantes perspectives, il fallait bien se garder de les rejeter sans ménagemens. Elles viennent d'une redoutable mégère, qu'Antonio lui-même respectait, depuis qu'un jour elle l'avait à demi empoisonné. D'ailleurs, elle donnait à son futur petit-gendre un échantillon suffisant de ses terribles dispositions.

... « — Pourquoi, disait-elle, la chabî (l'enfant) ne traverserait-elle pas la mer ? Pourquoi n'irions-nous pas ensemble chez les Corahî (en Afrique) !... J'ai soixante-dix ans, et mon seul désir est d'aller mourir là-bas, dans cette terre où mes deux *roms* (maris) reposent déjà. Partez donc pour Madrilati, gagnez-y de l'argent, et revenez me chercher. Nous donnerons un banquet à tous les Busnés (chrétiens) de Merida ; je mêlerai une drogue à leur nourriture, et ils en crèveront tous comme des brebis empoisonnées !... Nous fuirons alors au pays des Maures... »

Il nous semble que de pareilles causeries, la nuit, à voix basse, près d'un brasier qui s'éteint ; le contact stérile de cette sorcière en haillons, ses accès de folie pendant lesquels tantôt elle riait d'un rire immodéré, tantôt les bras étendus, elle repoussait un ennemi invisible ; — les yeux ardents de la jeune Gatana fixés sur l'étranger qu'on voulait lui donner pour maître ; — les plaintes vagues de l'enfant endormi sur les genoux de sa mère ; — la respiration pénible du vieil Antonio, gisant à deux pas, et la main sur le manche de son couteau ; — pour peu que la nuit fût orageuse et fit craquer le toit démantelé ; — pour peu que les chevaux liennissent dans l'écurie, et qu'un bruit de pas dans la rue, éveillât le chien de garde, — il nous semble, et peut-être vous semblera-t-il aussi, que c'étaient là des scènes passablement lugubres.

Mais Borrow n'était pas homme à s'en effrayer. Du moins n'en parle-t-il jamais qu'avec la satisfaction intérieure d'un vrai *diletante*, pour qui ces situations excentriques n'avaient rien de particulièrement fâcheux, tout au contraire. Tout lui était spectacle, émotion, curiosité. Comme si la Bible eût été pour lui un *bar-lachi* souverain, un talisman protecteur, il se glissait volontiers partout où les plus intrépides ne se fussent aventurés qu'en tremblant.

Aussi, le lendemain de la révolution de la Granja, se trouvait-il à une fenêtre pour épier les progrès de l'émeute, avec le correspondant du *Morning Post*, et là, devant l'hôtel des Postes, il vit Quesada se précipiter, presque seul, au milieu d'une foule ennemie, comme

un taureau de la Manche dans l'amphithéâtre où il va périr. Son audace presque folle fascina un moment la multitude, qui se laissait fouler aux pieds par le champion farouche de la monarchie absolue, et Borrow lui-même, étranger comme un Bohémien à tout enthousiasme politique, se mit à crier : *Viva Quesada!* Mais, le soir même, Isturitz, Galiano, le duc de Rivas, tous les chefs des soi-disant *madrados*, prenaient honteusement la fuite : Quesada, déguisé en bourgeois, cherchait aussi à sortir du royaume, et, reconnu, fait prisonnier, il payait de sa vie les bravades absolutistes qu'il avait fait entendre le matin même à la *Puerta-del-Sol*.

Malheureuse Espagne! — Il est impossible de ne pas se sentir saisi de pitié quand on suit pas à pas le voyageur dans ces vastes pays en friche, dont les maures avaient fait jadis des jardins délicieux, et que la charrue n'a pas effleurée depuis l'expulsion de ces industrieux conquérans. On se prend à rêver alors sur les merveilles civilisatrices de la religion chrétienne, et à se demander ce que le catholicisme a fait pour le bonheur de ce royaume, si aveuglément soumis à ses doctrines. Jadis il l'animait, le poussait aux conquêtes, exaltait la bravoure de ses guerriers, élevait à l'héroïsme la chasteté de ses femmes. Mais la lutte finie, et quand ce fanatisme spiritualiste régna sans conteste, il paralysa peu à peu la fécondité de la terre, il énerva les peuples, il enveloppa dans un suaire de pénitent l'Espagne jadis si belliqueuse et si magnifique. Naguère éclatant et meurtrier comme la foudre, le météore éteint et refroidi pesait désormais, masse inerte, sur le sol dé livré.

Aujourd'hui, — s'il faut en croire Borrow, — la terre de Jésus se soustrait par degrés à cette fatale influence. Un esprit nouveau y pénètre; le saint-siège n'y trouverait plus aujourd'hui ces dévouemens insensés qui se payaient de vaines caresses et de flatteries hypocrites. La *goufaloniera* du vicar Jésus, cette nation qui tantôt se vit de bourreau, tantôt de banquier, à l'évêque de Rome, touche à une sorte d'émancipation. Mais au profit de qui doit tourner cet affranchissement? c'est là une grave question, et que le livre ne résout pas.

Nous ne pouvons en effet, prendre au sérieux l'apostolat protestant. Il y a une incompatibilité absolue entre la foi de Luther et le pays de Loyola. Vainement Don Jorge se vante-t-il d'avoir trouvé sur sa route quelques curés tolérans qui plaçaient sa bible parmi leurs livres. Ceux-là étaient tout simplement des prêtres désabusés des dogmes, indifférens à la guerre qu'ils se font, et qui en scrutent les différences dans un esprit de curiosité désintéressée. De même qu'ils acceptaient l'Évangile anglais, ces garçons timides d'un temple qui s'écroule eussent reçu la Profession de foi du Vicar savoyard. Au total, ce n'est pas d'une croyance abstraite que l'Espagne semble avoir besoin; un autre principe de vie qui s'élabore en elle, l'esprit de progrès et de liberté politique, est seul appelé à la régénération.

Mais, il faut le dire, on ne s'explique pas bien comment s'accomplira cette transformation nouvelle. Signalerez-vous les foyers de lumière philosophique où la génération qui s'élève doit puiser les enseignemens qui préparent et facilitent ces crises fécondes? Nommerez-vous les penseurs, les écrivains dont les talens servent la cause de l'avenir? Tout au moins, en étudiant le peuple comme l'a fait notre voyageur, le voit-on aspirer à la réalisation de telle ou telle révolution, envisagée comme le terme de ses maux?

Non: ce peuple énergique, mais affaibli par l'ignorance, ne sait que souffrir silencieusement

ou maudire, quels qu'ils soient, les oppresseurs qui, tour à tour, s'emparent au hasard de ses destinées. Quand ils entendent au loin l'artillerie des christinos ou des carlistes, les villageois castillans, indifférens à la victoire des uns ou des autres, témoignaient à Don Jorge leur mépris pour les deux prétendans. Dans leur colère, ils n'épargnaient ni le saint Père ni *Maria Santissima*, la déesse de Rome. — Ailleurs, dans un café de Cadix, notre voyageur trouvait six orateurs dissertant à la fois sur les affaires publiques, et pesant les chances d'une intervention étrangère. — Ailleurs, un aubergiste lui parlait d'une mesure bien calculée pour attirer les voyageurs anglais dans la Péninsule, c'était un mariage entre le fils de don Carlos et l'héritière présumptive des Trois-Royaumes; — ailleurs (à Pedroso, je crois, près de Salamanca), le maître de la posada, trop pauvre pour refuser asile à un hérétique, s'arrangeait pour purifier la maison quand Don Jorge l'aurait quittée — ailleurs (dans un cabaret d'Astorga), il eut affaire à un de ces descendans directs de la race gothe qui portent le nom de *maragatos*. Celui-ci, tout en savourant une rasade de petit vin blanc, laissait pérorer l'évangélique voyageur sur le mérite du Nouveau-Testament. Borrow, venant à s'interrompre un instant au milieu de son homélie: — " *Senor*, lui dit l'arriero, je pars demain pour Lugo. Si vous désirez y faire transporter votre bagage, je m'en chargerai volontiers, moyennant telle somme (c'était un prix exorbitant). Quant aux choses dont vous venez de m'entretenir, je n'y comprends rien, et je n'en ferai aucun usage, mais parce que je sais où les placer avec bénéfice."

On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer ainsi les différentes opinions engendrées au sein de ce chaos intellectuel où pas une ne saurait encore prévaloir. Le sang-froid de Borrow et le côté vraiment comique de son rôle, au milieu d'une telle désorganisation sociale, tempèrent la tristesse du tableau. Sur ces routes infestées de partisans et de voleurs, parmi les groupes tumultueux de la place publique, dans les villages que la guerre civile vient de dévaster, figurez-vous l'honnête gentleman arrivant, ses Bibles en croupe, et prônant les vertus merveilleuses du livre saint, comme Lagingole celles de son ours, et, si horrible que soit le paysage sur lequel sa figure se détache, elle l'égaiera très certainement.

Il faut le voir aux prises avec l'alcade galicien qui l'a fait arrêter, le prenant pour le *rey Carlos* (don Carlos). Il a beau exhiber son passeport anglais, auquel personne ne comprend rien, l'alcade n'entend pas raison, et veut, ni plus ni moins, qu'on fusille sur la place le prétendu Prétendant. Borrow aurait eu à se repentir de la curiosité qui l'avait amené à Finistère, sans l'intervention d'un Vailant du pays qui le prit sous sa protection et le garantit Anglais d'origine, après lui avoir fait traduire le mot *knife* et le mot *fork*, les seuls qu'il eût pu retenir de l'idiome britannique. En revanche, l'alcade-mayor auquel on renvoya le prisonnier suspect le traite fort bien, par égard pour Bentham, dont il était l'admirateur idolâtre. — " Bentham est un génie universel, disait-il, et j'espère que ses lois finiront par être adoptées dans notre misérable patrie... C'est un Solon, un Platon, un *Lope de Vega*." — Le Benthamite éclairé ne comprenait pas qu'un Anglais pût attacher autant d'importance à propager la Bible, " un livre excentrique et entaché de momerie."

Ce ne fut pas la seule épreuve du missionnaire anglais. A Madrid, en plein jour, dans la rue d'Alcala, les alguazils du chef politique

l'arrêtèrent et le conduisirent en prison sans que personne prit la peine de lui expliquer le motif de sa détention. Borrow, ce jour-là, fut au comble de la joie. Depuis longtemps il cherchait un moyen de pénétrer dans la *Corte de la Corte*. C'était donc une bonne fortune que d'y être enfermé par ordre de la police elle-même. Quant aux suites de son emprisonnement, elles ne lui inspiraient pas la moindre inquiétude, certain qu'il était d'être vivement réclamé par les agens diplomatiques de son pays. Un Français, en pareil cas, aurait pu se trouver moins à l'aise.

Remarquez en effet que Borrow, éditeur et distributeur de livres protestans, contrevenait ouvertement aux lois, bonnes ou mauvaises, du pays où il avait accès. N'importe; à peine le sait-on arrêté, que l'ambassade anglaise est sur pied. Note sur note, protestation sur protestation vont avertir le ministre O'Fallon de la bêtise que ses agens ont commise et de la mauvaise affaire qu'ils lui attireront s'il n'y prend garde. Aussitôt, un juge de première instance est dépêché vers Borrow, et lui porte l'ordre de sa mise en liberté. Mais pour rien au monde l'Anglais n'eût renoncé au droit qu'il avait de rester en prison; en ceci d'accord avec ses protecteurs diplomatiques, auxquels souriait l'espoir d'humilier le cabinet espagnol en exigeant une réparation bien plus complète.

Au bout de trois semaines, Don Jorge, prisonnier volontaire et pour son plaisir, reçut les excuses du gouvernement. On reconnaissait que sa détention avait été sans cause; on lui offrait de payer tous les frais occasionnés par cette méprise; enfin on lui donnait le droit de faire casser l'agent de police dont le rapport avait motivé son arrestation.

Satisfait d'une si ample réparation, Borrow n'accepta que le droit de quitter la prison où il avait vécu selon son cœur, en compagnie aussi mauvaise qu'il le pouvait désirer. L'ami des Bohémiens se connaissait en brigands de toute sorte, et cependant il trouva dans la prison de Madrid plus d'un scélérat *inédit*, plus d'un assassin dont le type original manquait à sa collection.

Du reste, en prison ou en liberté, dans la misérable *vanda* comme à bord du bateau à vapeur, au cœur de l'Égypte ou parmi les siens, sur les rochers fortifiés de Gibraltar, Borrow est un guide amusant. Il n'a ni la profondeur d'observation de maître Gil-Blas, ni l'admirable philosophie de Sancho-Pança, mais il n'en faut pas demander tant aux touristes contemporains, et celui-ci possède sur tous les autres l'avantage d'une rare sincérité. Ce n'est pas que l'envie de mentir un peu ne chatouille parfois le candide voyageur; mais, soit scrupule évangélique, soit pauvreté d'imagination, ses fictions, assez rares d'ailleurs, se dénoncent elles-mêmes par leur gaucherie. Don Jorge s'en aperçoit à l'instant, et, tournant bride aussitôt, il en revient à la vérité toute simple, comme au sentier le plus sûr. Félicitons-en le pauvre homme. Avec un peu plus de talent, quel méchant livre il eût fait!

OLD NICK.

— *Le National*.

BIOGRAPHIE.

Le Comte de Malmesbury.

James Harris, comte de Malmesbury, mort en 1820, fut, à une époque difficile, un de ces hommes énergiques et dévoués à qui l'Angleterre dut en partie le rôle important qu'elle a joué vis-à-vis du continent. Il consacra trente ans de sa vie aux plus hautes fonctions diplo-

matiques, sans prendre jamais aucune part aux luttes politiques de l'intérieur. Toujours fidèle à son caractère représentatif sous les différents cabinets, il mérita par son zèle et par son activité les éloges de tous les ministères. Ses principes politiques étaient ceux d'un whig modéré, et il se déclara avec le duc de Portland contre Fox, lorsque ce ministre vota en faveur de la république française. Sa carrière fut assez longue pour qu'il pût voir et juger les principes qui ont dirigé long-tems le gouvernement de la Grande Bretagne, mais non pas assez pour qu'il fût témoin de leur chute. Son journal et sa correspondance, recueillis et publiés en 1844 par son petit-fils, forment des Mémoires d'un grand intérêt. À côté de vues profondes et justes, on remarque des détails pleins de finesse, une foule d'anecdotes piquantes racontées avec une grâce infinie, mérite très rare chez nos voisins. Attaché à l'ambassade anglaise à Berlin, sous le règne du grand Frédéric, il fut à même d'observer ce prince dans sa vie privée.

« On sait, dit-il, que le principal amusement du roi de Prusse est de jouer de la flûte; ce dont il s'acquitte parfaitement. J'ai eu l'occasion de l'entendre, le jour où je fis antichambre avant de lui être présenté. Ordinairement il n'y a que ses maîtres et quelques amis intimes qui jouissent de ce privilège. Il a tellement peur de jouer faux que, lorsqu'il déchiffre un morceau, il s'enferme dans un appartement très-retiré, et lorsqu'il le répète, avec l'accompagnement pour la première fois, il tremble. Il possède une fort belle collection de flûtes et en a un soin tout particulier. Un luthier n'a d'autre fonction que de veiller sur elles et de les préserver de la chaleur ou de l'humidité, selon les saisons. C'est ce même homme qui les construit toutes, et il reçoit 100 ducats pour chacune. Dans la dernière guerre, lorsqu'il fit distribuer de la fusée monnaie à ses sujets, il eut bien soin d'en donner de la véritable à son luthier, de peur, disait-il, qu'il ne lui fit de mauvaises flûtes. Comme preuve de sa parcimonie, on peut citer les appointemens minimes qu'il donnait aux personnes de sa cour, et surtout la mesquinerie qui présidait à toutes ses fêtes. J'ai pu en juger lors des fêtes qui suivirent le mariage du prince de Dessau. Tous les appartemens, à l'exception de la salle du festin et du salon de bal, n'étaient éclairés que par un seul lustre. Le souper lui-même était mal servi et sans dessert; les vins mauvais, et en petite quantité. Je demandai après le bal quelques rafraichissements, on me répondit: « Ils sont tous épuisés, il ne reste que du thé. » J'ai vu moi-même le roi donner ses ordres à ses domestiques, et leur dire comment il fallait placer les candelabres. Pendant ce tems, la reine, la famille royale et tous les conviés attendaient presque dans l'obscurité, car Sa Majesté ne donnait jamais ses ordres avant la fin du souper, et personne n'aurait osé prendre sur soi de les prévenir. L'imité qui régna entre les rois de Prusse et d'Angleterre date de leur enfance et ne s'éteignit qu'à leur mort. George appelait Frédéric: « Mon frère le sergent, » et Frédéric appelait George: « Mon frère le maître à danser. » Quand le roi de Prusse fut sur son lit de mort, entouré de sa femme, de ses enfans, il demanda au prêtre si pour aller en paradis il devait pardonner à tous ses ennemis. Sur la réponse affirmative de celui-ci, il se tourna vers la reine: « Eh bien donc! Dorothee, lui dit-il, écrivez à votre frère, dites-lui que je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait. Oui, dites-lui que je lui pardonne, mais attendez que je sois mort. »

À Varsovie, le comte de Malmesbury put apprécier le caractère noble et affable du roi Stanislas, et fut témoin des humiliations successives qui amenèrent la ruine de la nationalité polonoise. À cette époque, la diète était tenue

en respect par les troupes russes, et forcée d'accepter des mesures homicides.

« Le prince Reppin, ambassadeur russe, joue un rôle plus important à Varsovie que le roi Stanislas. Le ton arrogant qu'il prend envers les hommes de la première distinction, et son insolent affectation de galanterie envers les femmes révoltent chacun. Il ordonne de tout avec un despotisme sans bornes; il impose immédiatement silence à quiconque serait tenté de s'opposer à ses mesures. Par ce seul mot: « Tel est le bon plaisir de l'impératrice. » Il n'est pas jusqu'au roi qu'il ne traite cavalièrement; j'en ai eu la preuve dans un bal donné par le prince Radzivil. Sa majesté était d'avis d'attendre que la salle du festin fût éclairée pour y danser, parcequ'elle était plus spacieuse et plus commode. Mais le prince Reppin, plus impatient, voulut que l'on passât aussitôt dans un autre salon. Je vins de la part du roi le prier d'attendre un instant. Voilà sa réponse: « Non, dites au roi que cela ne se peut pas, et que s'il ne vient pas, nous commencerons sans lui. » Le résultat de tout cela fut que le roi donna aussitôt le signal de la danse.—J'ai vu souvent au théâtre les acteurs attendre pour commencer l'arrivée de l'ambassadeur, bien que le monarque fût depuis une heure dans sa loge. »

Voici un autre portrait sur lequel les yeux se reposent avec plaisir.

« L'impératrice avait juré la chute du prince Czartoriski, grand-chancelier de Lithuanie et oncle du roi. Elle lui fit signifier par son ambassadeur que s'il refusait de résigner sa charge et de se retirer dans ses terres, elle le ferait juger, condamner et exécuter. » Je n'ai pas reçu ma charge; répondit-il, de sa majesté impériale. Ainsi, elle me pardonnera, si je ne veux pas m'en défaire à sa requête. Je suis vieux, très-vieux, et elle me fera très-peu de mal en m'ôtant le peu de jours qui me restent. Mais j'ai trop de soin de ma gloire pour ternir la fin d'une vie qui, j'ose le dire, a été passée sans tache au service de ma patrie, par un acte que tout le monde, avec raison, condamnera comme lâche et intéressé. — Irrité de cette belle réponse, l'ambassadeur lui dit, au nom de sa souveraine, de se préparer à comparaître devant la prochaine diète: cependant à cause de son âge et de son rang, il serait libre jusque là, et il pourrait en profiter pour mettre ordre à ses affaires. Durant cet intervalle je dinai plusieurs fois chez lui. Rien n'était plus touchant que de voir ce noble vieillard à table entouré de ses enfans et de ses amis, faisant les honneurs avec la même grâce que s'il eût été en faveur, s'informant avec intérêt des mœurs, des usages des autres nations, et s'adressant à chacun de ses hôtes avec une affabilité charmante. À voir son enjouement, sa tranquillité, on n'aurait jamais dit qu'il était sous le coup d'une condamnation terrible.—Il dit la vie aux prières du roi, car bien que Czartoriski s'y opposât fortement, sa majesté intercédait si chaudement pour lui, et demanda sa grâce avec tant d'instance, que l'impératrice finit par la lui accorder. »

BARBIER DE MEDNAR.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Le progrès continu.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Souvent dans le cours de la vie l'on ressent intérieurement quelque émotion que l'on apprécie à sa juste valeur, mais qu'il nous est impossible d'exprimer; souvent le sentiment intime du cœur ne peut se révéler qu'à demi et ne se faire jour que par une expression et un langage peu propre à le refléter aux yeux de ceux qui en sont témoins, enfin, messieurs, souvent l'âme ne dit qu'a-

vec difficulté les sympathies qu'elle chérit et qu'elle cultive; quoiqu'il en soit, il me convient de saisir cette occasion d'exprimer mes affections et mes espérances pour une cause noble et grande qui est celle du progrès et de la perfectibilité de l'homme, l'objet et le but de nos réunions amicales.

Le plaisir de sa nature nonchalant et peu soucieux a provoqué l'association, la science s'en est mêlé et les talents réunis et combinés de ses membres l'ont formé en un faisceau difficile pour ne pas dire impossible à rompre.

L'heureuse inspiration qui a préludé à la formation de la société et qui préside à son existence est celle qui naît et surgit soudaine et vivifiante des premières idées et des premiers désirs de la jeunesse qui s'adonne au culte de la liberté et du progrès.

Toute association sert de premier texte à notre éducation politique et nous nourrit de la pensée juste et légitime que le principe du perfectionnement n'est pas l'attribut exclusif de l'enfance, mais qu'il existe dans tous les âges et qu'il ne peut se perdre ou s'altérer que par l'abandon que l'on en fait. C'est par l'association que se développe l'émulation et la précocité du talent, c'est par la communion intime d'idées et de sentiments que s'établit l'estime, la fraternité et l'égalité, noble devise de nos ancêtres. « Notre éducation, a dit un auteur, se continue bien au-delà des soins que l'on consacre à notre premier âge et suit son cours à travers les enseignements que nous nous faisons à nous-même et ceux que le monde nous donne. Cette seconde éducation tournée à mal quelquefois, perdue le plus souvent, est toujours la plus substantielle et la plus profitable. C'est un don qui ne vient ni de l'innéité, ni de la famille; c'est au contraire une sorte de création spontanée et qui nous est toute personnelle. » Ne serait-ce pas dans le sens de ces seules paroles que se résument les efforts constants des membres de cette société dans l'étude de toutes les sciences qui ornent l'esprit et la mémoire et rendent la vie douce et agréable, surtout de celles dont l'objet unique tend à l'amélioration, de l'espèce humaine, au bonheur matériel, enfin à la cause du progrès et de la perfectibilité? Le but alors en est grand et avantageux, la voie dans laquelle l'on s'est jeté est celle que parcourt avec ferveur tous ceux qui n'ont pas crainte du lendemain, mais qui bien au contraire ont foi dans l'avenir et se confient chaleureusement aux principes qui doivent tôt ou tard régénérer l'humanité. L'appel qui a été fait à tous les cœurs généreux et sensibles qui se préoccupent du caractère futur de l'état social, de ses chances et de ses succès a trouvé de l'écho en tous lieux. « La civilisation dit Timon d'Athènes, a changé de courant, l'épée a cessé d'être la souveraine et unique maîtresse des empires. L'éloquence et la presse se soumettent de proche en proche toutes les parties de l'Europe (il aurait pu ajouter et de toute l'Amérique). Les orateurs et les écrivains sont les rois de l'intelligence et c'est l'intelligence qui finira par gouverner le monde. »

En effet les hommes naissent tous égaux et leur entrée dans le monde ne s'annonce que par les vagissements de la douleur. Cette égalité de la nature se détruit bientôt par les lois restrictives de l'ordre social. Chacun, après un laps de tems plus ou moins grand, après plus ou moins de déplacements, trouve son gîte et vient se caser au milieu de ceux qui l'ont déjà précédé dans le rang des dignités. Chacun forme une partie de l'hié-

rarchie politique et les uns plus heureux s'élèvent au faite tandis que d'autres au bas de l'échelle sociale semblent en supporter toute la pesanteur.

Quelle est donc cette cause qui altère et modifie cette égalité naturelle de l'homme, à son entrée dans le monde ? Plusieurs causes semblent y concourir, mais une surtout est évidente. C'est par l'acquisition des sciences humaines, c'est par cette puissance intellectuelle qu'il possède, c'est par la supériorité du génie que cette égalité se trouve violée et rompue. Mais l'homme lui-même, qu'est-il ? Est-ce ce même être qui aujourd'hui remplit l'univers de ses trophées, de ses grandeurs et de sa gloire, et qui demain rampera sur ce globe fangeux et que les douleurs et la misère abrutissent et détruisent ? Il existe, nous le savons ; on lui a donné des devoirs à remplir, enfin l'homme est l'élément de la société. L'homme est ici-bas l'être susceptible de raison. Il est aussi susceptible de perfection et cela à un point inconnu et peu soupçonné de nos jours. Cette terre qu'il habite et lui donne le souffle de vie, mais qui aussi le dévore au bout de sa carrière, pour ne plus le laisser reparaitre, est son domaine, sur elle il règne de toute la force de son génie, de toute la puissance illimitée de son intelligence. Elle lui sert de base et de piédestal pour s'élever plus haut et pour s'élever à la perfection.

La perfectibilité de l'homme n'est arrêtée que par le choc violent de l'esclavage et de la tyrannie. Maintenant les jours de l'ilotisme sont nombrés et son extinction par le progrès continu produira sur la terre la félicité continue et une paix universelle et imperturbable. Une considération attentive de la marche des hommes qui pullulent sur la terre depuis leur avènement indique forcément leur mouvement de progression rapide, quoique souvent comprimé, vers la civilisation la plus haute. Si des nations autrefois éclairées sont retombées dans l'abrutissement, ceci ne démontre point contre l'accélération du progrès, seulement que son courant a pris une autre direction peut-être plus favorable. Ce qui importe virtuellement à l'humanité, c'est de briser toute influence anti-sociale et de tout ramener à l'égalité devant la loi. La loi, épée flamboyante qui renverse et écrase comme le ver l'homme qui lui résiste, est la sauvegarde de ce même homme et sa plus digne compagne et amie dans ses jours d'infortune.

La tradition dont la continuité et l'accord ne sauraient se perdre, offre à l'esprit humain le moyen de s'élever constamment vers de nouvelles découvertes en se servant des événements passés comme de jalons semés sur sa route dont il n'a pas encore entrevu l'extrémité. Pascal a pensé que l'univers n'était qu'un seul homme qui apprenait continuellement et sans relâche. C'est là l'humanité progressive. Si la question sociale ne se voit de nos jours que sous l'aspect unique d'un problème de richesse matérielle, c'est que la science humaine est bien près d'en trouver la solution, car toute doctrine n'a régénéré l'humanité que par la question matérielle, ne l'a relevé que par l'espérance et en lui annonçant mystérieusement sa destinée tout en lui révélant ses tendances. L'historien ne présente bien souvent l'humanité que dans de certaines limites de temps et de lieux, quelquefois d'une façon décousue et page à page, et le lecteur trouve contradictoire et incohérent ce qui n'est que continu et harmonique. Cependant la conséquence de tous les changements antérieurs ne saurait nous échapper.

Il peut arriver quelquefois aux cœurs les plus généreux et les plus ardents dans les saintes croyances du progrès, de désespérer de sa cause par le sentiment pénible que produit en eux la vue de l'humanité souffrante. Mais l'homme froissé par l'infortune chemine lentement à la lueur bienfaisante de l'espérance et une fois qu'il a atteint le but, il se découvre gigantesque et colossal devant ses ennemis stupéfaits. Mais le présent tout dénué qu'il peut être de beauté ne possède-t-il pas déjà un certain attrait irrésistible qui doit agir sur le cœur tant soit peu confiant en l'avenir ? N'est-ce pas du présent tel qu'il se déroule à nos yeux, à notre intelligence que l'on doit faire les vœux les plus sincères pour la prospérité future de la sociabilité.

C'est au nom de ces idées, de ces sentiments et de ces émotions que nous suivons le char de la civilisation et que nous observons l'estime, la fraternité et l'égalité envers tous et pour tous.

SPES.

SOUVENIRS DE COLLÈGE.

Une terreur panique.

LU A L'INSTITUT CANADIEN, LE 29 MAI 1845.

On était alors à cette époque si triste de 183... lorsque notre pauvre Canada, fatigué de l'oppression, fit un effort héroïque pour briser ses chaînes. Chénier venait d'expirer sur le champ des braves, les armes à la main. On voyait encore les traces du canon quand il se promenait, dans son silence effrayant, sur le champ-de-mars de notre capitale. Le bourreau, la corde à la main, assis sur un degré de l'échafaud, se reposait en attendant les victimes qu'un tribunal militaire lui fournissait à foison. Dans ces temps où l'exaltation est à son comble, l'homme le plus paisible, le plus apathique, vole au combat comme un soldat de la jeune garde. Le vieillard craint de ne pas vivre assez longtemps pour respirer un air libre. L'homme mûr calcule les chances d'une révolution, consulte le passé, regarde l'avenir. Le brave cultivateur décroche du mur la vieille carabine rouillée dont son père s'est servi en 1812. Elle est en grande vénération. Depuis que le Yankee a entendu siffler les balles de Chateauguay, la vieille carabine est toujours restée silencieuse, dans un coin de la maison. Elle attendait qu'un brave la réveillât de son long sommeil. Le jeune homme y voit une carrière grosse d'un bel avenir. Ilève l'épaulette ; il est capitaine, colonel, général... président peut-être d'une république que lui seul peut imaginer. L'adolescent regrette de n'avoir pas quelques années de plus pour jouer son rôle dans ce drame qui lui paraît si beau. Il dit adieu à son frère plus âgé qui, lui, va se battre pour la liberté. Il le suit longtemps des yeux... puis il revient triste et pensif, rejoindre sa famille qu'il trouve en prières devant une image de la Vierge.

L'insurrection avait tout envahi. La liberté, ce mot magique et si souvent vide de sens, il n'y avait pas jusqu'aux plus petits gamins, il n'y avait pas jusqu'à moi qui ne la rêvasse toute d'or comme l'imagina un enfant.

C'était donc à cette époque de triste et glorieuse mémoire : au collège de St.-H... par une soirée d'automne froide et humide. De gros nuages fantastiques s'avançaient majestueusement dans les airs, comme des armées ; un vent glacial s'engouffrait, en hurlant dans la Voie du collège. C'était une de ces nuits qui ne prêtent pas à la

mélancolie, encore moins à la joie, mais qui vous rendent pourtant triste, sombre comme elles.

Professeurs et étudiants, pieusement prosternés, écoutaient religieusement la prière du soir que l'un d'eux lisait à haute voix. C'était un beau spectacle que cette foule de jeunes gens à genoux, offrant au Créateur tous les travaux de la journée, et jusqu'aux jeux qu'ils venaient de quitter. Le recueillement, ce silence religieux, si profond, si impressionnable, régnait dans toute la salle. Le lecteur disait : *Priens pour les fidèles trépassés.* Cette belle partie de la prière évoque souvent bien des souvenirs douloureux. Parmi tant de jeunes gens, tous placés dans des circonstances différentes, que de souvenirs s'éveillent à cet instant-là ! Ici est un jeune homme qui va bientôt quitter l'asile de ses premières années. Son père est mort, il y a déjà longtemps. Sa pauvre mère qui l'aime tant, travaille jour et nuit pour payer son éducation ; le travail la mine, la ruine ; il ne le sait peut-être pas... et à son premier pas dans le monde, il foulera peut-être deux cercueils !

Là est un de ces jeunes gens tout en espérances, qui se promettent plaisirs, bonheur, qui se promettent tout, parcequ'il est possible de tout se promettre ; un de ces caractères que rien n'affecte, ne chagrine, pour qui l'univers est un chez moi ; qui ne sont jamais malheureux, parcequ'ils espèrent toujours ; un de ces êtres, enfin, qui vivent en badinant et qui meurent en riant. Pour lui, l'avenir est beau comme un beau matin, au lever du soleil, quand il n'y a pas un seul nuage au ciel. L'insurrection... il la voit de bien loin ; il a lu quelque part qu'un jour, un grand peuple s'avisait de détrôner un roi en trois jours ; dans trois mois au plus, le Canada sera libre et il ira gaiement prendre sa place au milieu des feux de joie de la liberté.

Mais en entendant ces mots, *priens pour les fidèles trépassés*, il revient de sa distraction ; aux charmes de l'illusion succède une triste réalité. Son père est dans une prison d'état, et dans ces temps d'orages où la vie est incertaine et précaire, son père est peut-être monté aujourd'hui sur l'échafaud.

Silence, il se recueille, il prie... il prie pour son père. Oh ! comme il comprend bien toute l'étendue de sa perte ; que la fortune, les talens, ne suffisent pas au bonheur ; que le vrai bonheur ne peut même se rêver ici-bas.

Un peu plus loin, est un jeune enfant ; il vient de jouer, il est encore tout essoufflé. Il jette, de temps à autre, un regard inquiet et furtif sur son professeur, qui est à quelques pas devant lui, et il compte sur ses doigts les coups qu'il en a reçus dans la journée. Puis, rejetant ce souvenir comme une mauvaise pensée, il passe en revue sa dernière récréation ; les jeux où il s'est signalé, où il a été admiré, où il a eu tant de plaisir, quand, après avoir vaincu ses rivaux, il a entendu les bravos de ses petits camarades applaudissant à sa victoire. Mais d'où vient ce changement subit ? Tout à l'heure si gai, si dissipé, maintenant sérieux, recueilli ; c'est que lui aussi il a entendu : *priens pour les fidèles trépassés.* Sa mère, sa pauvre mère, il ne la verra pas à la vacance prochaine. Elle est morte, il n'y a qu'un an, et il est déjà si dissipé ; si sa mère vivait, comme elle en serait chagrine. Mais pourtant elle le voit du haut des cieux, souvent dans ses rêves, en lui donnant un baiser, elle lui a bien dit d'être plus sage. Il y pense, et une larme vient rouler sur sa joue.

La prière continuait toujours. Le lecteur dit : souvenez-vous, SEIGNEUR, DES AMES DU PURGA-

roire. Quelque chose plus rapide que l'éclair traverse la salle d'un bout à l'autre. Un cri de surprise se fait entendre... puis un cri d'effroi... puis un autre... puis un autre... puis un seul cri monotone comme le bruit d'un rapide. Tous se lèvent spontanément, se précipitent, comme des furieux, vers une extrémité de la salle; on se pousse, on se choque, on se rue, on se culbute; dans une seconde, l'assemblée est à deux étages. Les lampes se balancent au plafond; bancs, tables, chapeaux, tout vole dans la salle. Ici, trois, quatre, sont sans mouvement; là, des gémissements se font entendre: ce sont de pauvres malheureux que l'on foule aux pieds. On s'accroche, on se frappe, on se déchire. Impossible de sortir, cette foule dense, serrée, cordée, ferme tout hermétiquement.

Dire ce que pensaient tous ces gens-là... l'un croyait voir le diable sous la forme d'une énorme araignée; l'autre croyait assister à une de ces grandes scènes de la nature, si effrayantes, le tremblement de terre. L'édifice croule, le plancher cède sous ses pas et la terre s'entrouvre pour le recevoir tout vivant. Un autre avait saisi son chapelet et se préparait au dernier des jugemens. Pour ceux-ci, des bêtes féroces allaient le dévorer, ils se voyaient déjà broyés sous les dents du tigre. Pour ceux-là, et c'était le plus grand nombre, une armée entière venait de prendre d'assaut leur paisible demeure. Ils entendaient le cliquetis des armes, les cris de rage de soldats tout couverts de sang, puis des cris étouffés, comme ceux d'une personne que l'on égorge. L'un, armé d'un banc, se prépare à faire une vigoureuse défense; l'autre, plus timide, mais plus prudent, s'est vite caché derrière la boisure d'une cheminée.

Pour ma part, vous dire ce que je pensais, impossible; peut-être même ne pensais-je pas: je continuais peut-être ma prière, je n'entendais plus rien. Seulement, je me rappelle que je me sentis saisir sous les bras et lancer violemment sur trois ou quatre pauvres créatures humaines qui certainement n'en avaient pas alors la figure. Puis, au milieu de cet épouvantable fracas, je vis un ours énorme franchir d'un seul bond deux tables montées l'une sur l'autre et tomber au milieu de la foule qui, dans son effroi, eut peine à reconnaître un de nos professeurs.

Un seul homme, M. L. debout, au milieu de la salle, restait immobile. Pâle, la figure décomposée, on eût dit qu'il ne voyait, n'entendait rien. Ou que la terreur le tenait là cloué à sa place. Cependant une lumière apparaît à cette extrémité même de la salle d'où paraissaient venir, soldats, bêtes féroces, diables, jugement. Une voix se fait entendre, une voix bien connue; le calme se rétablit comme par enchantement, l'orage s'apaise comme il s'était élevé. M. P. venait de paraître et cet homme exerçait sur nous un ascendant que je pourrais dire, celui du magnétiseur sur son sujet. On n'entend plus rien; chacun se regarde avec stupéfaction, sans oser se parler. On eût dit une foule de morts, faisant leur apparition nocturne dans un château abandonné.

Peu à peu, chacun se rassure; on se rapproche, on se parle; on se demande quelle peut être la cause de tant de frayeur. Dans un coin de la salle, est un groupe de quatre ou cinq professeurs qui paraissent parler assez vivement. Un d'eux s'en détache en riant et s'en va disant à chacun quelques mots: l'un hoche la tête, sans rien dire comme un incrédule; l'autre part d'un éclat de rire: chacun a son impression particulière, son

geste à lui, en apprenant la cause de sa frayeur.

Vous êtes sans doute curieux de connaître, vous aussi, comment toute une assemblée a pu être ainsi bouleversée, sans aucune raison apparente. Eh bien! cet éclair qui a produit sur nous l'effet de l'électricité, cet éclair qui a mis en rapport le Diable et le Jugement, le soldat et le tremblement de terre, cet éclair dont vous auriez eu tant de peur, si vous l'aviez vu, c'est... vous le dirai-je? c'est... mais vous ne me croirez pas... c'est... impossible de vous le dire, la plume m'échappe des mains, les cheveux me dressent sur la tête; mais pourtant je l'ai promis, allons, un peu de courage. Eh bien, c'est... un rat... ni plus ni moins qu'un rat.

Il y a de cela quelques années; je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui et j'en frissonne encore, chaque fois que j'y pense.

Peut-être, en allant au collège de St.-II... verrez-vous, au muséum de cette institution, le buste du fameux rat.

Cus. L.

Economie politique.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.*

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE CINQ.—*Comment se joignent l'industrie, les capitaux et les agens naturels pour produire.*

Nous avons vu de quelle manière l'industrie, les capitaux et les agens naturels concourent chacun en ce qui les concerne, à la production; nous avons vu que ces trois éléments de la production sont indispensables pour qu'il y ait des produits créés; mais pour cela, il n'est point nécessaire qu'ils appartiennent à la même personne.

Une personne industrieuse peut prêter son industrie à celle qui ne possède qu'un capital et un fonds de terre.

Le possesseur d'un capital peut le prêter à une personne qui n'a qu'un fonds de terre et de l'industrie.

Le propriétaire d'un fonds de terre peut le prêter à la personne qui ne possède que de l'industrie et un capital.

Soit qu'on prête de l'industrie, un capital ou un fonds de terre, ces choses concourant à créer une valeur, leur usage a une valeur aussi, et se paie pour l'ordinaire.

Le paiement d'une industrie prêtée se nomme un *salaires*.

Le paiement d'un capital prêté se nomme un *intérêt*.

Le paiement d'un fonds de terre prêté se nomme un *fermage* ou un *loyer*.

Le fonds, le capital et l'industrie se trouvent quelquefois réunis dans les mêmes mains. Un homme qui cultive à ses propres frais le jardin qui lui appartient, possède le fonds, le capital et l'industrie. Il fait, lui seul, le bénéfice du propriétaire, du capitaliste et de l'homme industrieux.

Lorsque le fonds n'est la propriété de personne, comme certaines carrières d'où l'on tire des pierres, comme les rivières, les mers, où l'industrie va chercher du poisson, des perles, du corail,

etc., alors on peut obtenir des produits avec de l'industrie et des capitaux seulement.

L'industrie et le capital suffisent également, lorsque l'industrie s'exerce sur des produits d'un fonds étranger, et qu'on peut se procurer avec des capitaux seuls; comme lorsqu'elle fabrique chez nous des étoffes de coton. Ainsi, toute espèce de manufacture donne des produits, pourvu qu'il s'y trouve industrie et capital.

On peut tirer de là cette conséquence, c'est que l'industrie d'une nation n'est point bornée par l'étendue de son territoire, mais bien par l'étendue de ses capitaux.

Toutefois, la partie de l'industrie agricole qui s'applique à la culture des terres, est nécessairement bornée par l'étendue du territoire. Les particuliers et les nations ne peuvent rendre leur territoire ni plus étendu, ni plus fécond que la nature n'a voulu; mais ils peuvent sans cesse augmenter leurs capitaux, par conséquent étendre presque indéfiniment leur industrie manufacturière et commerciale, et par là multiplier des produits qui sont aussi des richesses.

On voit des peuples, comme les Genevois, dont le territoire ne produit pas la vingtième partie de ce qui est nécessaire à leur subsistance, vivre néanmoins dans l'abondance. Au treizième siècle, on vit la république de Venise, n'ayant pas encore un pouce de terre en Italie, devenir assez riche par son commerce, pour conquérir la Dalmatie, la plupart des îles de la Grèce, et Constantinople. L'étendue et la fertilité du territoire d'une nation tiennent au bonheur de sa position, son industrie et ses capitaux tiennent à sa conduite. Toujours il dépend d'elle de perfectionner l'une et d'accroître les autres.

Après avoir vu de quelle manière trois grands agens de la production, l'industrie humaine, les capitaux et les agens que nous offre la nature, concourent à créer des produits, c'est-à-dire des choses à l'usage de l'homme, pénétrons plus avant dans l'action de chacun en particulier. Cette recherche est importante, puisqu'elle nous conduira insensiblement à savoir ce qui est plus ou moins favorable à la production, source de l'aisance des particuliers et de la puissance des nations.

CHAPITRE SIX.—*Des opérations communes à toutes les industries.*

En observant en eux-mêmes les procédés de l'industrie humaine, quelque soit le sujet auquel elle s'applique, on s'aperçoit qu'elle se compose de trois opérations distinctes.

Pour obtenir un produit quelconque, il a fallu d'abord étudier la marche et les lois de la nature, relativement à ce produit. Comment aurait-on fabriqué une serrure, si l'on n'était parvenu à connaître les propriétés du fer, et par quels moyens on peut le tirer de la mine, l'épurer, l'amollir et le façonner.

Il a fallu ensuite appliquer ces connaissances à un usage utile, juger qu'en façonnant le fer d'une certaine façon, on en ferait un produit qui aurait pour les hommes une certaine valeur.

Enfin, il a fallu exécuter le travail manuel indiqué par les deux opérations précédentes, c'est-à-dire, forger et limer les différentes pièces dont se compose une serrure.

Il est rare que ces trois opérations soient exécutées par la même personne.

Le plus souvent un homme étudie la marche et les lois de la nature. C'est le savant.

Un autre profite de ces connaissances pour créer des produits utiles. C'est l'agriculteur, le manu-

* Voy. les Nos. 9, 13, 16 et 22 de la Revue.

facturier ou le commerçant ; ou, pour les désigner par une dénomination commune à tous les trois, c'est l'entrepreneur d'industrie, celui qui entreprend de créer pour son compte, à son profit et à ses risques, un produit quelconque.

Un autre enfin travaille suivant les directions données par les deux premiers. C'est l'ouvrier.

Qu'on examine successivement tous les produits : on verra qu'ils n'ont pu exister qu'à la suite de ces trois opérations.

S'agit-il d'un sac de blé ou d'un tonneau de vin ? Il a fallu que le naturaliste ou l'agronome connussent la marche que suit la nature dans la production du grain ou du raisin, le tems et le terrain favorables pour semer ou pour planter, et quels sont les soins qu'il faut prendre pour que ces plantes viennent à maturité. Le fermier ou le propriétaire ont appliqué ces connaissances à leur position particulière, ont rassemblé les moyens d'en faire éclore un produit utile, ont écarté les obstacles qui pouvaient s'y opposer. Enfin, le manouvrier a remué la terre, l'a ensemencée, a lié et taillé la vigne. Ces trois genres d'opérations étaient nécessaires pour que le blé ou le vin fussent entièrement produits.

Veut-on un exemple fourni par le commerce extérieur ? Prenons l'indigo. La science du géographe, celle du voyageur, celle de l'astronomie, nous font connaître le pays où il se trouve, et nous montrent les moyens de traverser les mers. Le commerçant arme et équipe des bâtimens, et envoie chercher la marchandise. Le matelot, le voiturier, travaillent mécaniquement à sa production.

Que si l'on considère l'indigo seulement comme une des matières premières d'un autre produit, d'un drap bleu, on s'aperçoit que le chimiste fait connaître la nature de cette substance, la manière de la dissoudre, les mordans qui la font prendre sur la laine. Le manufacturier rassemble les moyens d'opérer cette teinture ; et l'ouvrier suit ses ordres.

Partout l'industrie se compose de la théorie, de l'application, de l'exécution. Ce n'est qu'autant qu'une nation excelle dans ces trois genres d'opérations, qu'elle est parfaitement industrielle. Si elle est inhabile dans l'une ou dans l'autre, elle ne peut se procurer des produits qui sont tous les résultats de toutes les trois. Dès lors on aperçoit l'utilité des sciences qui, au premier coup d'œil, ne paraissent destinées qu'à satisfaire une vaine curiosité. Les lumières ne sont pas seulement indispensables au succès de l'industrie, par les secours directs qu'elles lui prêtent ; elles lui sont encore favorables, en diminuant l'empire des préjugés. Elles enseignent à l'homme à compter plus sur ses propres efforts que sur les secours d'un pouvoir surnaturel. L'ignorance est attachée à la routine, ennemie de tout perfectionnement ; elle attribue à une cause surnaturelle une épidémie, un fléau qu'il serait facile de prévenir ou d'écartier ; elle se livre à des pratiques superstitieuses, lorsqu'il faudrait prendre des précautions ou apporter des remèdes. En général, toutes les sciences, comme toutes les vérités, se tiennent et se prêtent un secours mutuel.

Par le moyen de l'industrie, les plus viles matières ont été pourvues d'une immense utilité. Les chiffons, rebuts de nos ménages, ont été transformés en feuilles blanches et légères, qui portent au bout du monde les commandes du commerce et les procédés des arts. Dépositaires des conceptions du génie, elles nous transmettent l'expérience des siècles. Elles conservent les titres de nos propriétés ; nous leur confions les plus no-

bles comme les plus doux sentimens du cœur, et nous réveillons par elles, dans l'âme de nos semblables, des sentimens pareils. En facilitant à un point inconcevable toutes les communications des hommes entre eux, le papier doit être considéré comme un des produits qui ont le plus amélioré le sort de notre espèce. Plus heureuse encore si un moyen d'instruction si puissant n'était jamais le véhicule du mensonge et l'instrument de la tyrannie !

Il convient d'observer que les connaissances du savant, si nécessaires au développement de l'industrie, circulent assez facilement d'une nation chez les autres. Les savans eux-mêmes sont intéressés à les répandre ; elles servent à leur fortune, et établissent leur réputation qui leur est plus chère que leur fortune. Une nation, par conséquent, où les sciences seraient peu cultivées, pourrait néanmoins porter son industrie assez loin en profitant des lumières venues d'ailleurs. Il n'en est pas ainsi de l'art d'appliquer les connaissances de l'homme à ses besoins, et du talent de l'exécution. Ces qualités ne profitent qu'à ceux qui les ont ; aussi un pays où il y a beaucoup de négocians, de manufacturiers et d'agriculteurs habiles, a plus de moyens de prospérité que celui qui se distingue principalement par la culture de l'esprit. A l'époque de la renaissance des lettres en Italie, les sciences étaient à Bologne ; les richesses étaient à Florence, à Gènes, à Venise.

L'Angleterre, de nos jours, doit ses immenses richesses moins aux lumières de ses savans, quoiqu'elle en possède de très recommandables, qu'au talent remarquable de ses entrepreneurs pour les applications utiles, et de ses ouvriers pour la bonne et prompt exécution. L'entrepreneur anglais sait s'ouvrir des marchés sur tous les points du globe et adapter ses produits aux goûts de ses chalands, aux climats qu'ils habitent. L'ouvrier anglais seconde l'entrepreneur ; il est en général laborieux et patient ; il n'aime pas que l'objet de son travail sorte de ses mains avant d'avoir reçu de lui toute la précision, toute la perfection qu'il comporte. Il y met plus d'attention, de soin, de diligence, que la plupart des ouvriers des autres nations.

Les mêmes remarques s'appliquent à nos voisins des États-Unis comme aux Anglais.

Au reste, il n'est point de peuple qui doive désespérer d'acquérir les qualités qui lui manquent pour être parfaitement industriel. Il y a 150 ans que l'Angleterre elle-même était si peu avancée qu'elle tirait de la Belgique presque toutes ses étoffes, et il n'y en pas 80 que l'Allemagne fournissait des quincailleries à la nation qui maintenant en fournit au monde entier (1).

Nous avons dit que l'agriculteur, le manufacturier, le négociant profitaient des connaissances acquises, et les appliquaient aux besoins des hommes : pour le faire avec succès, ils ont besoin de quelques autres connaissances qu'ils ne peuvent acquérir que dans la pratique de leur industrie, et qu'on pourrait appeler la science de leur état, que nos bons gens du peuple appellent le tour de faire les choses. Le plus habile naturaliste, s'il voulait amender lui-même sa terre, réussirait probablement moins bien que son fermier, quoiqu'il en sache beaucoup plus que lui. Un mécanicien très distingué, quoiqu'il connût bien le mécanisme des

(1) Il ne se fabriquait point de cotonnades en Angleterre au XVII^e siècle. On voit par les registres des douanes anglaises, qu'en 1705 la quantité de coton brut importée ne s'élevait qu'à 1,170,880 livres de poids. En 1831, la quantité de coton importée dans le Royaume-Uni fut de 288,768,453 lbs.

machines à filer le coton, ferait probablement un assez mauvais fil avant d'avoir fait son apprentissage. Il y a dans les arts une certaine dextérité, une certaine perfection qui naissent de l'expérience et de plusieurs essais faits successivement, dont les uns ont échoué et les autres ont réussi. Les sciences ne suffisent donc pas à l'avancement des arts : il faut de plus des expériences plus ou moins hasardeuses, dont le succès ne dédommage pas toujours de ce qu'elles ont coûté ; lorsqu'elles réussissent, la concurrence ne tarde pas à modérer les bénéfices de l'entrepreneur ; mais la société demeure en possession d'un produit nouveau, ou, ce qui revient exactement au même, d'un adoucissement sur le prix d'un produit ancien.

En agriculture, les expériences, outre la peine et les capitaux qu'on y consacre, coûtent la rente du terrain ordinairement pendant une année, et quelquefois pour plus longtems ; mais sont ordinairement faciles parcequ'elles sont simples, et peu coûteuses parcequ'on les peut faire avec succès sur une petite étendue de terre.

Dans l'industrie manufacturière, elles reposent sur des calculs plus sûrs, occupent moins longtems les capitaux, et, lorsqu'elles réussissent, les procédés étant moins exposés aux regards, l'entrepreneur a plus longtems la jouissance exclusive de leur succès. En quelques endroits, leur emploi exclusif est garanti par un brevet d'invention. Aussi les progrès de l'industrie manufacturière sont-ils en général plus rapides et plus variés que ceux de l'agriculture.

Dans l'industrie commerciale, plus que dans les autres, les essais seraient hasardeux si les frais de la tentative n'avaient pas en même tems d'autres objets. Mais c'est pendant qu'il fait un commerce éprouvé qu'un négociant essaie de transporter le produit d'un certain pays dans un autre où il est inconnu. C'est ainsi que les Hollandais, qui faisaient le commerce de la Chine, essayèrent, sans compter sur beaucoup de succès, vers le milieu du dix-septième siècle, d'en rapporter une petite feuille sèche dont les Chinois tiraient une infusion d'un grand usage chez eux. De là le commerce du thé, dont on transporte actuellement en Europe chaque année au-delà de 45 millions de livres pesant, qui y sont vendues pour une somme de plus de 80 millions de piastres (1).

Mors les cas extraordinaires, la sagesse conseille peut-être d'employer aux essais industriels, non les capitaux réservés pour une production éprouvée, mais les revenus que chacun peut, sans altérer sa fortune, dépenser selon sa fantaisie. Elles sont louables les fantaisies qui dirigent vers un but utile des revenus et un loisir que tant d'hommes consacrent à leur amusement ou à quelque chose de pis. Je ne crois pas qu'il y ait un plus noble emploi de la richesse et des talens. Un citoyen riche et philanthrope peut ainsi faire à la classe industrielle et à celle qui consomme, c. à d. au monde entier, des présens qui surpassent de beaucoup la valeur de ce qu'il donne, et à même de sa fortune, quelque grande qu'elle soit. Qu'on calcule, si l'on peut, ce qu'a valu aux nations l'inventeur inconnu de la charrue !

(1) C'est ainsi que nos industriels pêcheurs devaient, tout en faisant leur commerce ordinaire et éprouvé, nous apporter le guano, qu'on dit abonder sur les îles et les côtes du golfe St. Laurent. C'est une expérience qui leur coûterait peu, et qui, en réussissant probablement, leur donnerait à eux des profits, et à leur pays de grands bienfaits. — Il est beaucoup d'autres expériences industrielles qui s'offrent à nous, dont plusieurs furent suggérées par M. Morin dans son excellente lecture du 17 avril, et qui paraissent si faciles et si sûres que l'on s'étonne de l'inaction de nos entrepreneurs.

Grâce à l'imprimerie, les noms des bienfaiteurs de l'humanité se perpétueront désormais, et avec plus d'honneur mille fois que ceux qui ne rappelleront que les déplorable exploits de la guerre.

Un gouvernement éclairé sur ses devoirs et qui dispose de ressources vastes, ne laisse pas aux particuliers toute la gloire des découvertes industrielles. Les dépenses que causent les essais, quand le gouvernement les fait, ne sont pas prises sur les capitaux de la nation, mais sur ses revenus, puisque les impôts ne sont, ou du moins ne devraient jamais être levés que sur les revenus. La portion des revenus qui, par cette voie, se dissipe en expériences, est peu sensible, parcequ'elle est répartie sur un grand nombre de contribuables; et les avantages qui résultent des succès étant des avantages généraux, il n'est pas contraire à l'équité que les sacrifices au prix desquels on les a obtenus, soient supportés par tout le monde.

Montréal, 27 mai 1845.

Courrier de Paris.

Nous sommes en veine de phénomènes vivants et de curiosités de toute espèce: à peine Tom Pouce a-t-il débarqué ici, dans sa voiture liliputienne; à peine a-t-il pris possession de la faveur publique, qu'on cherche à lui trouver des rivaux et à lui faire concurrence. Un journal annonce la prochaine arrivée à Paris d'une cargaison de pyg nées infiniment plus imperceptibles que le général Tom Pouce; c'est encore l'Angleterre qui nous les fournit; ils viendront en famille, père, mère, demoiselles et garçons; le bateau à vapeur qui les transportera à travers la Manche sera, dit-on, de la force d'une coquille de noix; une fois débarqués, ils feront le voyage de Boulogne à Paris dans une calèche du poids de trois onces, attelée de six chevaux-mouches gros comme six têtes d'épingle. On craint que Tom Pouce, par suite de cette invasion de nains incroyables et inattendus, ne soit mis à l'état de géant. Quoi qu'il en soit, les grands philosophes croient voir, dans cette apparition de petits bonshommes à face humaine, un symptôme et un symbole, le signe d'un rapetissement universel plus ou moins éloigné. Dans cet avenir qu'ils annoncent, les plus grands en honneur, en désintéressement, en indépendance, en dévouement, en génie, seraient de la taille de Tom Pouce.

L'attention des curieux et des badauds est

distrainé d'un autre côté, par les Indiens tout récemment venus des montagnes Rocheuses (Amérique du Nord) pour visiter notre terre parisienne, sous le patronage de M. Catlin, auteur de divers ouvrages sur les tribus indiennes. Ils sont au nombre de douze; nous t'en donnons ici, cher lecteur, la représentation exacte. Voici les deux chefs: tu les reconnaitras aisément à la majesté de leur personne et à cet air sérieux et fort qui annonce le commandement; ces deux illustres Peaux-Rouges sont accompagnés de leurs rejetons et de leurs femmes; je te recommande particulièrement celle qui porte un marmot sur ses bras; ce marmot est l'héritier présomptif; il deviendra chef à son tour, si Dieu lui prête vie. A côté d'eux, est le médecin, ou le magicien; c'est lui qui dit la bonne aventure et tient les secrets de la vie et de la mort. Deux simples Indiens viennent ensuite, et, sur le second plan, la femme de l'un des deux; nous aimons à croire que cette dame donne l'exemple de toutes les vertus conjugales, et que son honorable mari n'est pas le Triste-à-patte de cet autre Lagingeole.

A peine avaient-ils mis le pied sur notre asphalte, qu'ils ont reçu des marques éclatantes de l'hospitalité française; je ne dirai pas qu'ils ont été reçus par l'ambassadeur des Etats-Unis: ce n'est là qu'un devoir de politesse rendu par ces hommes du désert à un compatriote, et l'on ne saurait s'étonner de trouver des sauvages parfaitement polis; s'il s'agissait d'hommes civilisés, à la bonne heure: il y en a tant qui ne sont que de vrais manants!

Ea fait d'hôtes parisiens, M. le préfet de la Seine a reçu, un des premiers, la visite des deux chefs suivis de leurs gens; ils étaient en grand costume sauvage, armés de haches et d'instruments à leur usage; l'un d'eux portait un immense étendard auquel étaient suspendues les queues de différents animaux; le roi et la famille royale ont voulu les voir, et après le roi, l'Académie des sciences les a examinés à la loupe, avec la curiosité du savant et du phrénologue; l'Académie nous dira prochainement son avis sur cette race à peau rouge, peinte de couleurs vives par-dessus le marché. Après avoir fréquenté les rois, les princes, les préfets et les doctes, il est probable que ces rudes enfants des montagnes Rocheuses descendront dans le populaire, et se montreront incessamment au premier venu, moyennant une honnête rétribution, dans la salle Musard, au boulevard du Temple, ou dans quelque vaudeville pantomime, tragédie,

opéra-comique, préparés qui exprès. Nous ne parlerons donc pas davantage de ces hôtes plus ou moins tatoués, remettant une description plus complète de leurs personnes et de leurs mérites au temps où il nous aura été permis de les approcher de plus près et de savoir positivement à qui nous avons affaire.

Nous parlions dernièrement d'une plume d'or envoyée à M. Eugène Sue par des lecteurs reconnaissants de la ville d'Anvers que le *Juif-errant* émeut et charme en même temps; on sait que le célèbre écrivain a reçu de tous côtés mille autres témoignages de la sympathie que son curieux et intéressant écrit soulève partout; voici maintenant que la Suisse se met de la partie. On avait parlé d'une magnifique montre en or, destinée à M. Eugène Sue, par les habitants du vallon de Saint-Imier; cette montre vient d'être terminée; elle est d'une grande richesse et d'un travail exquis. Sous la cuvette on lit ces mots: *A Eugène Sue les habitants du vallon de Saint-Imier*. Le fond de la boîte reproduit une des vignettes du *Juif-errant* illustré par Gavarni; c'est la scène où Dagobert montre aux jeunes filles du général Simon, à Rose et à Blanche, le chêne où leur brave père, dangereusement blessé, refusa de rendre son épée au transfuge d'Aigrigny. Une députation du vallon de Saint-Imier présentera cet hommage de sympathie à M. Eugène Sue. Dans l'intention des souscripteurs, on devait choisir pour cette présentation, le 13 février, jour du célèbre anniversaire où le testament de Marius de Rennepont a été ouvert dans la maison de la rue Saint-François; l'intention n'ayant pu être réalisée, à cause des soins apportés au travail de ce bijou sans pareil, la montre ne sera offerte à M. Sue que dans le courant du mois de mai. Nous aurons soin de régler la nôtre en conséquence, et de nous trouver exactement à l'heure de la cérémonie.

Un journal, la *Démocratie pacifique*, proteste en ces termes, contre l'immense succès de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers: "L'engouement pour cet ouvrage et pour son auteur continue, dit la feuille en question; on en reviendra quelque jour; peut-être alors nous saurait-on gré de n'avoir jamais subi le prestige."—Comme l'engouement, anisi que la *Démocratie* l'appelle, durera très-longtemps, une chose nous inquiète, c'est de savoir où l'on pourra, à cette époque reculée, trouver le rédacteur de la *Démocratie* pour lui témoigner la reconnaissance sur laquelle il paraît compter dès aujourd'hui.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la ville de Montréal, rue St. Vincent, au mois de Mai, 1845, par L. A. II. L....., M. S. A., (Article soumis à la "Société des Amis.")

Mois.	ANNEE.	DATE.	LEVE.	Thermomètre.			Baromètre.			Directions des vents.			Variations de l'atmosphère.			REMARQUES.
				8 h AM.	2 h PM.	7 h PM.	8 h AM.	2 h PM.	7 h PM.	8 h AM.	2 h PM.	7 h PM.	8 h AM.	12 h MID.	6 h PM.	
1845.		11	Jeu.	49	68	60	29.50	29.21	29.36	Sud	Ouest	Ouest	pluie	couvert	nuageux	Pluie la nuit et ce matin jusque vers 9 h.
		12	Vend.	43	56	49	29.21	29.26	29.23	N O	clair	clair	Pluie de 7 h. à 8 h. A. M. — Nuages, vent fort.
		13	Samedi	56	69	60	29.55	29.42	29.18	S O	Sud	...	clair	Beau temps, après 10 h. A. M. sud.
		14	Dimanche	51	73	59	28.16	29.25	29.31	Ouest	Ouest	Pluie (peu) à 3 h. à 4 h. P. M. — Nuages, vent.
		15	Lundi	47	56	46	29.50	29.56	29.53	N O	...	N O	Beau temps; beaucoup de nuages, vent fort.
		16	A 5 h. 10 m. A. M.	55	65	51	29.51	29.37	29.40	Sud	Sud	Sud	Beau temps; nuages; vent.
		17	Mardi	61	40	38	29.15	29.11	29.12	Nord	Nord	Nord	Cour. à 9 h. N. O. à 9 h. pluie, 1 h 40 m. neige, 2 h à 3 h.
		18	Jeudi	37	52	42	29.31	29.41	29.36	Nord	...	Sud	Beau temps.
		19	Vendredi	43	56	49	29.53	29.61	29.54	...	Ouest	Ouest	pluie	Pluie jusque vers 9 h. A. M. — Nuages.
		20	Samedi	55	65	57	29.65	28.61	29.63	Sud	Sud	Ouest	clair	Beau temps — couvert de 8 h. à 9 h. A. M.
		21	Dimanche	69	81	74	29.70	29.67	29.65	Ouest	Nord	Ouest	Beaucoup de nuages. — Vent.
		22	Lundi	72	79	68	29.73	29.71	29.70	Nord	Nord	Nord	Cour. de 12 h. à 2 h. P. M. — Vent. Pluie (peu) à 7 h.
		23	Mardi	68	68	59	29.60	29.53	29.51	Nord	Sud	Sud	nuag.	Beau temps, cour. de 6 h. à 9 h. A. M.
		24	A 4 h. 40 m. P. M.	78	88	79	29.38	29.2	29.30	Sud	S O	Ouest	Orange, 10 m. v. 5 h. P. M. grosse plu. et gr. ton. v. f.
		25	Jeudi	41	40	31	29.19	29.43	29.31	Nord	Nord	Nord	pluie	pluie	neige.	Pl. 5 h à 6 h 35 m. 7 h 40 m à 9 h. pl. nuit et nu. gr. et
		26	Vendredi	42	57	43	29.58	29.61	29.53	Nord	Nord	Nord	clair	clair	clair.	Beau temps, [pl. 9 h et 10 h]. le jour, pl. et nei. pl.
		27	Samedi	50	68	62	29.60	29.56	29.51	Sud	Beau temps, après 5 h P. M. nuages.
		28	Dimanche	50	53	50	29.2	28.86	29.1	N E	couvert	couvert	pluie.	Pl. A. M. 7 h; de 8 h à 11 h. A. M. 1 de 1 h P. M. à 1 h; 2 h; 3 h.
		29	Lundi	51	67	60	29.15	29.29	29.18	Ouest	Ouest	S O	...	nuag.	clair.	Pl. la nuit et avant 7 h. et à 8 h pl. nuag.
		30	Mardi	60	73	61	29.25	29.26	29.24	...	Ouest	Ouest	clair	clair	...	Beau temps.
		31	A 2 h. 25 m. A. M.	61	64	56	29.45	29.51	29.41	N O	Beau temps, nuageux de 8 h à 9 h A. M.
		1	Jeudi	55	57	52	29.60	29.52	29.61	...	Ouest	Ouest	nuag.	nuag.	...	Beau temps, beaucoup de nuages.
		2	Vendredi	57	70	50	29.50	29.51	29.48	...	Sud	N O	clair	clair	pluie.	Vent fort à 5 h. Pl. de 5 h P. M. à 6 h et de 6 h à 9 h.
		3	Samedi	44	49	43	29.21	29.23	29.20	N O	S O	Ouest	nuag.	nuag.	nuageux	Neige peu, à 11 h. à 12 h. pluie à 3 h 35 m.
		4	Dimanche	47	48	49	29.32	29.35	29.23	Ouest	Ouest	...	clair	nuag.	clair.	Beau temps, beaucoup de nuages.
		5	Lundi	49	58	53	29.19	29.13	29.11	N O	couvert	clair	...	Pl. avant 8 h; de 9 à 10 h. A. M. de 2 h.
		6	Mardi	66	68	66	29.43	29.49	29.46	Sud	clair	Beau temps, à 3 h P. M. vers 3 h P. M. sol. et pl.
		7	A 3 h. 31 m. P. M.	69	67	69	29.7	29.2	29.6	Sud	...	Nord	...	couvert	couvert.	Beaucoup de nuages, pl. de 1 h 15 m P. M. à 1 h.
		8	Jeudi	42	52	45	29.91	29.10	29.2	Nord	Nord	N O	couvert	clair	clair.	Pl. la nuit.
		9	Vendredi	51	54	50	29.55	29.41	29.31	Ouest	Ouest	Ouest	clair	clair	...	Très beau temps, vent fort le soir.
		10	Samedi	54	62	58	29.59	29.61	29.52	Vent fort la nuit et ce matin beau temps.

M. LE RÉDACTEUR,

Voyageant ces jours derniers aux Etats, j'y vis à Albany un ami qui, forcé par les événements de 1837 de s'y réfugier, n'en conserve pas moins beaucoup d'attachement pour le Canada, qui fut longtemps son pays adoptif. Il me donna le document qui suit, et qui sera sans doute d'un vif intérêt pour vos lecteurs. Il me remit aussi plusieurs documents officiels de l'état de New-York destinés à la bibliothèque de notre Assemblée Législative : entr'autres un Rapport très intéressant fait de sa mission par M. Brodhead, envoyé par état en Europe pour y recueillir des mémoires historiques sur New-York en particulier et notre continent en général. M. B. a rapporté une collection précieuse, dont beaucoup d'ouvrages, hollandais, anglais et français, se rattachent autant à notre histoire qu'à celle de nos voisins. L'extrait que m'a remis le Dr. O'C. et que je vous prie aujourd'hui de publier, en est un échantillon.

Montréal, 19 mai 1845.

État en abrégé du contenu au rolle des familles de la Nouvelle-France, 1667.

FAMILLES.....	749
Total des personnes qui les composent.	4,312
Hommes capables de porter les armes.	1,566
Garçons en état d'être mariés.....	84
Filles qui pussent 14 ans.....	55

DEMBREMENT DES TERRES EN CULTURE ET DES BESTIAUX.

Terres en culture, arpens...	11,174
Bestes à corne.....	2,136

1668.

FAMILLES.....	1,135
Total des personnes qui les composent.	5,870
Hommes capables de porter les armes.	2,000
Arpens de terres découvertes.....	15,642
Bestes à corne.....	3,400
Mots de grains reçus.....	130,978

* * * Les 412 soldats qui se sont habitués cette année au dit pays, non plus que les 300 des 4 compagnies restées au Canada, ne sont pas compris dans le présent Rolle.

A true extract from the Paris Documents in the office of the Secretary of State of the State of New-York.

E. B. O'CALLAGHAN.

Nous pourrions ajouter le tableau suivant, publié l'an dernier par la *Gazette de Québec*.

POPULATION DU CANADA, à diverses époques.

Années 1677.....	8,150 âmes.
1688.....	11,249 "
1700.....	15,000 "
1714.....	20,000 "
1766.....	65,000 "
1781.....	114,000 "

VILLES.

Année 1720.....	7,000 âmes à Québec.
".....	3,000 " à Montréal.
1759.....	10,000 " à Québec.
".....	4,000 " à Montréal.
".....	1,500 " à Trois-Rivières.
1781.....	Milice, 29,249 hommes.

En 1622, il ne se trouvait que 50 habitans dans Québec.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 7 JUIN, 1845.

Histoire de la Semaine.

Les voici les jour; dorés, les jours par excellence, si ardemment, si impatientement attendus! aux vents qui nous glaçaient, au ciel sombre et nébuleux, ont succédé de doux zéphirs, de beaux rayons, la brise colorante et le ciel bleu. L'herbe verdit; les arbres reprennent leur feuillage; les oiseaux leurs mélodieux concerts, et la nature entière revêt ses habits de fête. A nous mainte-

nant les plaisirs si variés de la campagne et de la vie champêtre! à nous les agréments sans nombre du tourisme! les parties de chasse dans les îles de Sorel et ailleurs, et les calmes plaisirs de la pêche! A nous les promenades joyeuses sur l'eau et les ric-nics sur terre et sur mer! Courses lointaines dans quelques sauvages quartiers de notre beau Canada; paysages frais et riants, vertes pelouses, douces rêveries à l'ombre des grands arbres, tièdes soirées d'été avec des clairs de lune pleins de poésie, de charmes et de mélancolie, à nous! Plus de glace et plus de neige pour quatre mois, plus de frimats, plus de verglas, plus de casques, plus de mitaines fourrées et non fourrées, plus de lourds paletots, de longues redingotes sombres et tristes comme l'hiver. Maintenant vive le frac léger, à la taille fine et belle! vive le pantalon blanc et frais, le chapeau aristocratique et élégant, les étoffes nouvelles du printemps, la soie, le barège, la gaze transparente; vive les brillantes toilettes, les couleurs séduisantes et pâles, roses, bleues, lilas, oranges. A bas l'hiver, et vive l'été!

Aux premiers signes de la belle saison, ici comme ailleurs, la bonne société, la classe aisée, opulente, se retire à la campagne. Déjà quelques familles ont quitté la ville, et nous pouvons le dire, tous les désirs des citadins se tournent vers la verdure. Chacun compte ses économies pour voir s'il ne pourrait pas faire une petite excursion dans les champs. Les enfants gâtés de la fortune font un beau voyage aux Etats-Unis ou aux extrémités du pays. Ils se dirigent encore sur les bords de la mer pour prendre des bains salés et recruter leur santé. Ceux qui ont de modiques revenus s'en vont un beau matin dans un de nos modestes villages rustiquer et prendre le frais; et ceux qui n'ont rien ou presque rien peuvent aussi jouir, grâce au ciel, de la nature et de ses dons. Ils peuvent dire aujourd'hui :

Car, dans sa clémence profonde,
Dieu qui confond grands et petits
Fit des beaux jours pour tout le monde,
En vérité, je vous le dis.

Voilà pourquoi nous les aimons. Dans nos climats l'hiver le pauvre souffre; la misère le suit avec sa hideuse figure et ses maux sans fin. Le travail peut cesser avec l'ouvrage, la maladie venir, et alors que deviendra-t-il? que deviendront sa femme et ses enfans? Le froid ne cessera pas, lui... Cette pensée l'épouvante, lui fait mal. L'été, la température est bienfaisante comme le bon Dieu. Le soleil luit pour tous; les fleurs ont leurs parfums, les oiseaux ont leurs chants pour lui comme pour les riches. L'homme dans l'infortune, en parcourant les champs et les forêts, peut oublier la distinction des rangs et des classes, il peut oublier les inégalités souvent injustes de l'état social. Il peut s'élever par la pensée à la dignité de son état primitif. Il voit cette grande nature généreuse et féconde, avec toutes ses richesses et ses splendeurs que Dieu créa pour lui. Il oublie sa misère, il oublie ses malheurs, il éprouve de douces émotions à la vue de ce dôme azuré des cieux, qui lui sont promis à lui surtout plus qu'aux heureux de ce monde, et dans sa joie un hymne de gratitude s'échappe de son cœur et va se mêler à ce cantique sublime, que la nature entière adresse à l'éternel.

Parmi les promenades que nous recommandons dans les alentours de Montréal, sont au premier rang les environs de la Montagne et surtout les côtes qui s'étendent à ses pieds. Gravez même, quelque matin, avec l'aurore, ce Mont-Royal, dont vous n'avez jamais connu toutes les beautés:

allez vous placer à ce côté tourné vers le soleil levant, et là, admirez le magnifique panorama qui se déroule à vos pieds. N'est-ce pas que vous êtes bien dédommagé des fatigues de la montée? D'abord, c'est votre bonne ville qui vous frappe, et qui attire vos regards. Elle s'élève en amphithéâtre, étendant ses quartiers jusque sur les côtes au-dessous de vous; vous admirez les maisons de campagne, les villas, les jardins superbes, là, où quelques années auparavant, il n'y avait que des bois touffus et la nature sauvage. Si vous êtes né à Montréal, vous éprouvez un doux plaisir à voir grandir le lieu natal. Vous vous rappelez les jours de votre enfance, les mille amusements de votre jeune âge, à travers ces forêts, ces vergers et ces champs, qui aujourd'hui sont couverts de rues larges, de somptueux édifices qui font ressortir autour d'eux la verdure des arbres et des jardins; vous apercevez encore par-ci par-là au centre même de la ville, des avenues, des groupes d'arbres verts qui brisent agréablement la monotonie des bâtisses et des pierres taillées et macadamisées, et vos yeux s'arrêtent sur ce beau temple, ce grand monument qui élève ses hautes tours vers les nues, et qui domine la ville entière: puis ce sont des plaines, des vallons, des côtes verdoyantes à travers lesquels coule majestueusement le St. Laurent ce fils aimé du Mississippi qui reflète les rayons du soleil levant et dont les eaux brillent alors comme des paillettes d'or, et vous avez encore là devant vous la petite Isle Ste-Hélène si pittoresquement située, si verdoyante et si touffue, qui semble sortir comme un Triton du milieu des eaux, pour contempler la ville. Là-bas, au fond du tableau, vous apercevez les formes gigantesques des montagnes vertes qui se détachent sur l'horizon comme de gros nuages noirs remplis d'orages et de tempêtes, et sur cette scène, sur la ville, sur l'île, sur la Montagne, sur les champs, sur les arbres et sur vous, le soleil qui répand ses flots de pourpre et de lumière. Croyez-nous, il n'est pas de promenade comme celle de la Montagne surtout au lever du soleil. Mais n'allez pas en juger par ce que nous vous en disons.

Des fleurs de toutes couleurs, de toutes espèces, délicates, suaves et parfumées, commencent à paraître sur nos marchés. Vous pouvez vous procurer de jolis bouquets pour votre salon, pour vos amis, vous en trouvez même d'assez bien pour être placés dans le boudoir de votre belle, si toutefois vous en avez une: vous connaissez le langage des fleurs; vous leur faites dire mille petites choses très-gentilles et beaucoup d'autres encore: vous pouvez même, si vous êtes timide, si vos nerfs ne sont pas très-solides, si vous n'avez pas l'éloquence des paroles ou celle des yeux, vous pouvez, disons-nous, leur faire faire une déclaration en forme; par exemple, il est telles fleurs, qui, réunies ensemble, peuvent dire: je vous aime, etc., etc., et cela avec beaucoup davantage, et vous ne dites mot; vous pouvez même baisser les yeux si ça vous va. Vraiment ce langage est si beau, qu'il serait désirable qu'on le parlât de préférence à beaucoup d'autres en usage parmi nous. MM. les Journalistes, par exemple, devraient s'en servir pour se parler entr'eux et correspondre. Ils y gagneraient certainement sous les deux points de vue de l'hygiène et de l'économie.

Le grand événement de la semaine, celui qui absorbe encore toute l'attention des esprits, c'est l'incendie de notre ancienne capitale. Tous les sujets pâlisent devant ce grand drame dont les péripéties ont éveillé dans les cœurs tant de gé-

néreux sentiments, tant d'intérêt, tant de sympathie et tant de regrets. L'organisation des comités de secours pour les malheureuses victimes de Québec a été prompte autant que nous pouvions le désirer et nous apprenons avec plaisir qu'elle est effective. Elle s'étend sur toute la ville, de sorte que chacun pourra mettre sa contribution quelle qu'elle soit. Il serait à désirer qu'il y eût un fonds de secours établi, pour les artisans et les classes industrielles, qui ne peuvent donner que peu d'argent mais qui peuvent contribuer par des effets et des articles de leur métier et de leur art. Ainsi, un charpentier, un menuisier, un meublier, pourrait donner quelques meubles, tels que chaises, tables, lits, buffets, etc. les cordonniers, des souliers, les chapeliers, des chapeaux, et ainsi de suite; car il faut se rappeler que le feu a tout détruit, et qu'après les premiers besoins de la vie, tous ces articles, ces effets sont de grande nécessité. Nous parcourons les journaux de Québec qui sont remplis de détails variés sur l'incendie, de nobles dévouements, de beaux exemples, de grandeurs d'âme et de générosité. Nous attendions rien autre chose de nos compatriotes de Québec. Ils se sont montrés, cette fois, comme toujours, fidèles à leur belle réputation. Les maisons qui ont échappé aux flammes se sont ouvertes aux malheureux et tout ce qu'il y a de généreuse sympathie s'est montré au grand jour. On a pu voir cela par les sommes apposées vis-à-vis les noms qui ont été mis les premiers sur les listes de souscription. Nous avons éprouvé du plaisir à voir £500 vis-à-vis le nom de M. James Gibb, £250 vis-à-vis celui de M. Langevin, surtout après avoir entendu dire que ces MM. faisaient des pertes considérables, immenses, et l'hon. T. C. Aylwin qui perdant 3 maisons a donné le montant de l'assurance (£150) de celle qui seule était assurée outre sa contribution de £75. On ne peut trop répéter les noms de pareils hommes. Nous mentionnons encore celui de M. Joly, de Lotbinière, qui est étranger à Québec, et qui, voyant son offrande de £200 accueillie par de vifs applaudissements et par des sentiments de gratitude, prit la plume et ajouta cent louis à sa première contribution! Il y a beaucoup d'autres traits qui ne sont pas encore connus, et qui devront avec le temps avoir les honneurs de la publicité. Dans notre dernier numéro, nous avons exprimé l'espoir que les citoyens de Montréal feraient leur devoir dans un moment pareil; nous nous flattons encore qu'il en sera ainsi. Cependant nous avons vu avec regret, sur les listes de contributions, de bien petites sommes à côté de bien grands noms. Pourtant l'occasion était belle! On rapporte mille anecdotes plus ou moins curieuses et piquantes que les collecteurs ont rapporté de leurs excursions dans les divers quartiers de la Cité. Plus d'un Harpagon a tremblé en pensant que sa maison allait être d'un instant à l'autre envahie par les premiers citoyens à qui il serait difficile de résister. Un ancien de cette classe, dont la réputation d'homme très-riche est aussi bien établie que sa renommée d'homme très-avare, voit entrer chez lui les trois membres du comité de secours, nommés pour le quartier. M. lui disent-ils, vous connaissez le but de notre visite, nous connaissons vos ressources et sommes certains d'avance de votre générosité. Oh! certainement MM., j'ai toujours été prêt, vous savez, à soulager l'infortune, et comme c'est une circonstance extraordinaire, un cas si déplorable, je vais faire encore davantage. Les collecteurs éprouvent un court moment de joie en entendant ces consolantes paroles.

Ils croyaient déjà voir la liste de souscription augmentée d'au moins £100; mais, oh! illusion et déception, le vieux et brave citoyen tira de son profond gousset neuf livres anciens cours, et les leur remit d'un air satisfait et content, en leur promettant quelques vieilles hardes et un vieux chapeau encore bien conservé. Dans la rue Bleury un escroc a fait la ronde, a exploité la générosité des résidents de cette rue, jusqu'au montant de £37, et puis a pris les champs. Nous ne pouvons terminer sans rendre un témoignage à la générosité de nos Dames Canadiennes qui, elles aussi, se sont organisées en comité et parcourent la ville en tous sens, pour recueillir des secours et faire leur part de la grande œuvre de charité et de bienfaisance.

Nous remettons, faute de place, au prochain numéro, la publication du 2d. article sur la *Société Canadienne*, et de plusieurs autres lus à la Société des Amis.

Nous avons visité, avec beaucoup de satisfaction, l'établissement de M. Boivin dont l'annonce paraît aujourd'hui dans nos petites affiches. C'est, nous croyons, le seul en ce genre, en cette ville, qui soit tenu par un Canadien-français, et, à ce titre, il a déjà droit au patronage du public. L'assortiment est considérable et varié. Il y a de quoi contenter les plus difficiles et les connaisseurs. Nous avons admiré surtout de magnifiques pendules de porcelaine et des ornements de cheminées, semblables. En fait de montres et de tabatières, il y a là des pièces qui sont des chefs-d'œuvre d'art et de travail.

Allez et jugez vous-mêmes.

Nous recommandons au public et surtout à MM. les Négociants, Artistes, etc., les Petites Affiches de la Revue Canadienne, comme une bonne voie de publicité, vu la circulation de plus en plus étendue du Journal, en cette ville, à Québec et par tout le pays. On compose pour les annonces mises à l'année, pour six mois et trois mois, etc.

Nouvelles d'Europe.

PLUS RECENTES DE 15 JOURS.

Deux arrivages.—Le *Great Western* qui a laissé Liverpool le 17, et le *Cambria* parti de la même place le 20, sont arrivés tous deux dimanche, l'un à New-York, et l'autre à Boston. La malle anglaise est arrivé hier en cette ville avec des dates de Londres jusqu'au 20 mai. Ces nouvelles n'offrent rien d'important, si ce n'est pourtant que les esprits étaient vivement préoccupés en Angleterre de la question de guerre ou de paix avec les États-Unis. "Nous sommes fâchés," dit le *Courrier*, "de voir que la question de la guerre avec l'Amérique paraît être ce qui agite le plus l'esprit public en Angleterre. Nous avons que nous commençons à entretenir des craintes sur ce sujet."

Le parlement a pris vacances, comme à l'ordinaire, durant la semaine de Pentecôte.

La troisième lecture du bill Maynooth aura lieu aussitôt que le parlement sera rassemblé. Il n'y a pas de doute, dit encore le *Courrier* que le bill sera remporté, quoique peut-être à une moins grande majorité qu'à la seconde lecture. L'*European Times* dit que la plus forte opposition à ce bill vient de la part des dissidents.

Les membres pour Edimbourg ont reçu une adresse signée par environ 1000 électeurs, qui déclaraient leur entière désapprobation du bill Maynooth, et leur détermination à ne pas donner un seul vote à la prochaine élection pour le membre

qui n'opposerait pas vigoureusement cette mesure. M. MacAulay accusa la réception de cette adresse et dit: "Je n'ai ni apologie ni rétractation à faire. J'ai fait ce que j'ai cru et ce que je crois encore, être juste. Je me suis opposé fermement à un préjugé du peuple. Je continuerai à agir comme j'ai fait. Je connais la peine que j'encoure, et je suis prêt à la subir." (La peine sera rien, dit-on, car l'élection de l'hon. membre est assurée.)

On dit que Sa Majesté la Reine Victoria et le Prince Albert se proposent de visiter le continent, et qu'ils ont fixé leur départ au commencement d'août prochain. Ils iront d'abord en Belgique, ensuite à Saxe-Gotha; Sa Majesté visitera aussi la France, à son retour d'Allemagne.

Si Sa Majesté visite l'Irlande, on se propose de ne pas se taire sur le rappel, et de faire connaître l'opinion publique sur cette grande question. La reine n'entendra sur son passage que le cri de "rappel, rappel."

A une assemblée de l'association tenue le 5 ult. M. Porter, auteur d'un pamphlet sur le Fédéralisme, qu'O'Connell estime beaucoup, a envoyé sa résignation, comme membre de l'association, parce que dit-il, il l'avait lu dans un discours prononcé au dîner de Dundalk, qu'il fallait avoir un parlement à Dublin, qu'importe que les griefs de la nation fussent redressés, ou non par le parlement impérial.

Le 1er. mai étant l'anniversaire de la naissance du Duc de Wellington, la chambre des lords s'est ajournée. Le Duc est entré dans sa 76me. année, et il est en parfaite santé.

Lord John Russell a dû proposer le 26 ultimo, une série de résolutions par rapport à la condition des classes laborieuses. Ces résolutions, assure-t-on, renferment de grandes vues, et vont soulever de violents débats; la loi des céréales va revenir sur le tapis.

Le nombre des mortalités arrivées dans la métropole, pendant la semaine terminée au 3 mai, a été de 833.

La princesse royale Dona-Anna de Portugal est arrivée à Londres vers le milieu de mai. Elle avait dessein de garder l'*incognito* pendant son séjour dans la capitale, elle a dû partir sous peu pour Paris, et aller de là trouver sa sœur, la princesse Thérèse, à Bourges.

On offre des primes en Angleterre aux familles pauvres qui voudraient venir de ce côté-ci de l'Atlantique.

La force militaire en Irlande est de 21,000 hommes tant d'infanterie que d'artillerie, sans compter 9,000 hommes de police.—*Minerve.*

Association St. Jean-Baptiste DE MONTRÉAL.

Conformément aux Règlements et d'après l'avis qui a été publié, les membres de l'Association St. Jean-Baptiste de Montréal, se sont réunis lundi dernier pour procéder à la nomination des différents Officiers et du Comité de régie de la dite association pour 1846-46. L'Hon. D. B. Viger occupait le fauteuil, et MM. L. O. LeTourneur et A. G. Lajoie agissaient comme secrétaires. Après une courte allocution de la part du président, l'assemblée procéda comme suit à la nomination des Officiers qui seront en office jusqu'au premier lundi de juin 1846, savoir:

- Président.—L'Hon. J. MASEON.
 - Vice-Présidents.—MM. Jean Bruneau, J. D. Bernard, B. H. LeMoine, Jos. Bourret.
 - Treasorier-Général.—Jos. Boulanger.
 - Commissaire-Ordonnateur.—Ludger Duvernay.
 - Secrétaire-Archiviste.—L. O. LeTourneur.
 - Secrétaire-Correspondant.—R. S. M. Bouchette.
 - Secrétares.—Rouet Roy, A. G. Lajoie.
 - Percepteurs.—M. Laframboise, C. J. Couvrot, F. X. Brazeau, P. Blanchet.
 - Médecin.—Dr. Nelson.
- 2e SECTION ST. ANTOINE.
- Vice-Présidents.—John Donegan, Tous. Laflamme, Ch. S. Radier.
 - Treasorier.—A. C. Brault.
 - Secrétares.—Agapit Morin, Tréf. Cherrier.
 - Percepteurs.—Narc. Valois, Chs. Gluckmeyer, A. Laflamme, A. Lapierre.
 - Médecin.—Dr. Le Bourdais.
- 3e SECTION ST. LAURENT.
- Vice-Présidents.—Jos. Vallée, A. Laframboise, Flury Saint Jean.
 - Treasorier.—François Lavigner.
 - Secrétares.—T. J. J. Lavanger, J. R. Audy.

Percepteurs.—Magloire Desnoyers, Cr. Arcouet, Frs. Ménéciér, Jos. Deschamps.
Médecin.—Dr. Tavernier.
 4e. **SECRETIRES** Srs. MARIE.
Vice-Présidents.—Comte Séraphin Chénier, Jos. Grenier, Louis Boyer.
Trésorier.—Yves Tessier.
Secrétaires.—A. Montreuil, C. A. Leblanc.
Percepteurs.—F. M. Béligny, J. C. A. Poitras, A. J. Hawley, Ls. Vadeboncoeur.
Médecin.—Dr. Grenier.

MEMBRES DU COMITÉ, MM:

Le Baron de Longueuil.	Damaso Masson.
L. T. Drummond.	P. Lacombe.
A. N. Morin.	Augustin Perrault.
G. Et. Cartier.	J. L. Beaudry.
R. Hubert.	E. D. Papineau.
John Cavillier.	N. Martel.
A. M. Delisle.	R. Typpan.
J. P. Pelletier.	P. Jolin.
Pr. Lamothé.	Alf. Larocque.
A. Ouhette.	Fréd. Gluckmeyer.
P. Desaubien.	Simon Valois.
John Jordan.	M. St. Omer.

NAISSANCES.

Le 1er juin courant, à Québec, la dame de Jean Thomas Tschereau, éc., a mis au monde un fils.

MARIAGES.

A Varennes, samedi le 24 mai, par Messire Brunneau, curé du lieu, Louis Théodore Chagnon, éc., notaire, à Dlle. Denise Poulin.

A Verchères, le 26, par Messire Brunneau, curé, François Jean Trotier Lamondière Des Rivières Beaubien, éc., marchand de la paroisse de St. Esprit, à Dlle. Marthe-Marie Louise Park, fille aînée de feu Stewart Park, éc., médecin.

DECES.

En cette ville, le 3, Dlle. Margaret Gracie Robertson, 2de fille de Colin Robertson, éc., âgée de 16 ans et 10 mois.

A la Rivière du Loup, le 29, M. Simon Armstrong, âgé de 19 ans.

Aux Trois-Rivières, lundi dernier, le 2 juin, universellement regretté, Edouard Grieve, éc., membre du parlement pour le bourg des Trois-Rivières. M. Grieve jouissait à juste titre de l'estime et du respect de tous ceux qui l'ont connu.

PETITES AFFICHES.

ETABLISSEMENT CANADIEN

D'HORLOGERIE, DE BIJOUTERIE ET D'ARTICLES DE FANTAISIE,

TENU PAR

M. L. P. BOIVIN,

BIJOUTIER, No. 80, RUE ST.-PAUL,

En face du Marché.

M. BOIVIN vient de recevoir d'Europe un assortiment étendu de Bijouterie, d'Horlogerie, etc. qu'il recommande à l'inspection des Dames et Messieurs de la ville et de la campagne.

Il comprend : Montres de dames et messieurs, en or et en argent, du goût le plus nouveau et de première qualité.

Chaînes en or françaises et anglaises.

Tabatières d'argent, de Dames et Messieurs.

Pendants d'oreilles.

Epingles, épinglettes de corail et Cornaline, etc, etc.

Pendules de porcelaine avec vases à fleurs complets, formant la plus élégante garniture de corniche.

Lunettes en or, argent et acier à verres concaves, convexes et colorés ; aussi toute espèce de verres de lunettes.

Une jolie collection, pour les amateurs, de Cannes, Cravaches, Fouets, montés en argent et en ivoire ; ainsi qu'un assortiment de cuillères et de fourchettes en argent, qui sont aussi confectionnées à ordre selon les goûts.

M. B. se charge des réparations de pendules et de montres, simples et compliquées, françaises et anglaises, ainsi que de toute espèce de bijoux, qui seront exécutées avec soin et exactitude.

Montréal, 7 juin 1845.

Incendie de Québec.

UN Comité CENTRAL et PERMANENT, composé du Maire, du Supérieur du Séminaire de Montréal, de B. Holmes, éc., trésorier, J. Bourret, éc., H. Paré, éc., et A. Larocque, éc., secrétaire, siège chaque jour de 3h. jusqu'à 4h. P. M., à l'HOTEL DE VILLE, rue Notre Dame, pour recevoir les contributions, en ARGENT, des personnes résidantes hors des limites de la Cité, et qui désireraient secourir les victimes du désastreux incendie de Québec, et aussi pour recevoir toutes SORTES DE VETEMENTS et autres effets, qui seront envoyés par ceux qui sont disposés à accomplir ce bienfait.

Par ordre,

ALFRED LAROCQUE,

Secrétaire.

5 juin 1845.

À LOUER Une MAISON confortable faisant l'encoignure des Rues Craig et St. Dominique —

Il y a bains, fourneaux et cabinet d'aisance,

—ACSS—

Deux Magasins, ou Etudes.

S'adresser à

P. MOREAU.

7 juin.

MAISONS DE CHAPELLERIE DE LONDRES, ÉTABLIES EN 1837.

MM. HAYS & HAUCK,

Manufacturiers & Importateurs.

Seconde porte au Nord Est de la Place d'Armes, Nos 141 & 96 de la Rue Notre Dame.

MM. HAYS ET HAUCK ont l'honneur d'annoncer que leur importation étendue de CHAPEAUX de SOLE et de CASTOR, de CASQUETTES, GANTERIE, etc. etc., vient d'arriver par les Vaisseaux le *Burnhopedale* et l'*Ottawa*, et qu'ils attendent de jour en jour par le *Lady Kinnaird*, de Londres, le reste de leur assortiment de printemps. Ils peuvent le recommander à l'examen des Commerçants et du public. On ne trouvera rien de mieux, sous le rapport du goût, de l'élégance et de la qualité. Montréal, Mai 31, 1845.

NOYÉ le 22 Mai courant, près du Saule St. Louis, vis-à-vis Laclaire, PHILIPPE DUMOND, Tailleur de pierre, de Montréal, âgé de 21 ans. Signalement : cinq pieds et huit pouces, teint brun, cheveux châtains, pantalon noir, chemise de flanelle rouge et une de coton blanc et bleu par dessus et une paire de demies bottes. Celui qui trouvera le corps de ce jeune homme sera généreusement récompensé en en donnant aussitôt avis à M. J. Bto Beaudry, Marchand, vis-à-vis le Palais de Justice, à Montréal, ou à C. A. Leblanc, éc., avocat. 31 Mai, 1845.

DR. D'ORSONNENS.

Seconde porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

Prospectus

DE LA

SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ec.

J. T. BRONDEGEE, Ec.

J. M. TOBIN, Ec.

JOHN LEEHING, Ec.

ROBERT SCOTT, Ec.

JOHN T. BANGLEY, Trésorier et Secrétaire.

GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.

W. N. CRAWFORD, Notaire Public.

WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

L'objet de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'octroi de bâtiments.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à

son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par versements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit : chaque membre paie une souscription mensuelle de dix shillings pour chaque action de £100 qu'il a prise ; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds de des bâtisses ne sera requise.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet pérennité de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désiraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, cénier, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le sousigné a ouvert un LIVRE DE REFERENCE ou MEMORANDUM des particularités, des lots venants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.

No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an 20 shillings.

Six mois 10 . . .

Trois mois 5 . . .

OUTRE LES FRAIS DE POSTE.

Nous recevrons pour ce journal des annonces, avis, etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. Lovell et Gibson, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.